

PASCALE WILHELMY

Ces mains
sont faites
pour
aimer

Libre  Expression

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ces mains
sont faites
pour
aimer

PASCALE WILHELMY

Ces mains
sont faites
pour
aimer

Libre  Expression
Une société de Québecor Média

Édition : Marie-Eve Gélinas

Révision linguistique : Raymond Bock

Correction d'épreuves : Julie Lalancette

Couverture, grille graphique intérieure et mise en pages :
Chantal Boyer

Photo de l'auteure : Julien Faugère

Photo de couverture : *Abstract Plaster Background* by
Kyoshino /© Getty Images

****JESSKIKI****

Cet ouvrage est une œuvre de fiction ; toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels n'est que pure coïncidence.

Remerciements

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par

quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions Libre Expression, 2014

Les Éditions Libre Expression
Groupe Librex inc.
Une société de Québecor Média
La Tourelle
1055, boul. René-Lévesque Est
Bureau 300
Montréal (Québec) H2L 4S5
Tél. : 514 849-5259
Télec. : 514 849-1388
www.edlibreexpression.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2014

ISBN : 978-2-7648-1016-3
ISBN EPUB : 978-2-7648-1033-0

Distribution au Canada

Messageries ADP
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél. : 450 640-1234
Sans frais : 1 800 771-3022
www.messageries-adp.com

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE 1

*Trouver une religion.
Me mettre à la boxe.
Lui faire éclater le nez.*

Le premier jour de mars était vierge. Intouché. Il n'y avait ni réunion, ni projet. Une journée blanche, sans horizon. La page est maculée maintenant. Je n'ai pas emprunté mon écriture appliquée. Celle des cartes de souhaits ou des rares mots intimes. Celle que j'ai désapprise. Les traits sont résolus. Le mois sera chargé. J'ai deux ou trois braises à étouffer. Des feux à éteindre. Et je ne suis plus une enfant.



— J'ai un nouvel amoureux !

Les conversations se suspendent. Ma déclaration a saisi. Le silence, provoqué par la surprise, est brisé par mon père. Il lâche son classique « Pauvre homme ! ». La tablée applaudit. Ce n'est pas dans les habitudes de la famille. Au fil des années, lorsque je confesse un nouveau prétendant, personne n'arrive à feindre l'enthousiasme. D'amours vagabondes en chutes cruelles, je les vois désespérer.

C'est autre chose en ce jour de fête. Ils y trouvent un peu de lumière. La fin de leurs inquiétudes. Il faut dire que depuis le suicide de Laurent, l'homme qui m'aimait et me protégeait, les bonnes nouvelles sont rares.

Je n'ai pas de soupirant, seulement un amant, un début de foi et l'envie d'être aimée. Que l'on veille sur moi. Il y a quelques heures, un homme que je ne connaissais que de chair a doucement baisé mes blessures. Ces marques sur ma peau qui ne s'estompent pas. Ces empreintes brunâtres qui me rappellent, chaque jour, la gravité du geste, ma détresse. Il les a tendrement saluées pour me faire comprendre, en silence, qu'il devinait. Ne me jugeait pas. Mais il n'est pas mon amoureux. Pas encore.

Sur ce quart de vérité, on lève nos verres. À la vie, à l'an nouveau. Personne ne me souhaite un élu qui ne se pend pas. Le premier jour d'une année est fait d'espoir. On efface les brûlures du passé. On souffle sur les flammes. On effleure du bout des lèvres les coupures qu'une femme s'est infligées. Elle cherchait à se sentir vivante.

— Je te souhaite tout l'amour que tu veux, mais dans ton lit.

C'est lâché. En cognant mon verre, Marion n'a pu résister.

C'est plus fort qu'eux. Les enfants répriment vaguement ce penchant à nous trahir. À nous dénoncer. « Surtout, ne dis pas à papa que je t'ai oubliée à la halte scolaire. Il va s'inquiéter tous les jours. » Le lendemain, je recevais un coup de téléphone, tourmenté, bien sûr. J'expliquais et je

rassurais. Juste une fine déloyauté. Une vérité lancée sans innocence. J'ai en tête plusieurs de ces infidélités, candides, venues de la bouche d'une petite au regard angélique. Maintenant, ma fille est adulte. Et elle ne peut réprimer ce réflexe. Plus fort qu'elle et que tous ces enfants qui nous aiment. Imparfaitement. Je la regarde, indulgente.

— L'année sera belle. J'en ai fait la promesse.

— Je n'en doute pas.

Sous les cris faussement scandalisés de tous, elle raconte que son frère et elle, ainsi que deux amis, m'ont surprise nue avec mon amant. Il y a quelques heures à peine. J'étais sur cette table faite par Laurent. D'autres mains, habiles à leur façon, me faisaient croire que le ciel se touche, même d'ici. C'est Julien, l'homme que je souhaite aimer, qui m'y amenait.

Ils jurent qu'ils ont frappé avant d'entrer. Que je devais faire trop de bruit, crier de plaisir. Ils étaient déjà dans le couloir lorsque je les ai entendus. J'ai hurlé. Qu'ils n'avancent pas d'un pas. Qu'ils s'arrêtent. Qu'ils ne bougent pas. Ils se sont précipités, inquiets, vers la cuisine. Nous étions à peine sortis de l'abandon. Marion a lancé un « Dégueulasse » bien senti. Antoine s'est indigné : « On mange sur cette table ! »

Ses deux amis, témoins gênants de la scène, ont rigolé. Ils avaient bu, et, surtout, je ne suis pas leur mère.

J'ai rajusté mes vêtements, essuyé mes yeux. J'ai passé la main sur ma bouche dans ce réflexe bête de vouloir la purifier. La délivrer de je ne sais quelle saleté. Une fois

décente, j'ai fait les présentations. Julien leur était inconnu. Je les ai embrassés en leur souhaitant la bonne année. Il n'y aurait rien, cette nuit, demain et dans les jours à venir, pour briser ma promesse. Celle que je venais de faire, en touchant le bois. L'année serait belle. Qu'on me surprenne ou non, nue, haletante, pleurant sur une table, à faire l'amour.

Julien est parti, un peu ébranlé. « À bientôt », a-t-il dit avant de faire demi-tour, de remonter quelques marches et d'ajouter, avec un baiser sur mon front : « Bonne année, Julia. »

J'ai salué les miens et je me suis couchée, sans me doucher ni même enlever ma robe. Dans une chambre qui n'appartenait qu'à moi. Je m'en suis réjouie.

Tandis que mon amant me prenait, mes joues caressaient le bois de Laurent. La culpabilité n'avait pas tué le plaisir. Je n'avais pas sombré. Je ne m'étais pas enfuie.



Je les observe. Nous partageons bien peu, sinon les repas des fêtes et le même sang. Nous sommes unis. Et de parfaits étrangers. Personne ne peut deviner les secrets des uns. Imaginer les nuits des autres.

Le tableau est surprenant. Physiquement, je ne ressemble à aucun d'eux. Pas le moindre trait. Seulement une manière de parler que j'ai développée inconsciemment. Pour pallier ce bagage génétique trop léger.

Je pense à la voisine de mon enfance. Insouciante, elle gloussait en demandant à ma mère si je n'étais pas la fille du laitier ou du facteur. Nous étions loin de l'époque des jeunes que l'on protège. Les adultes sous-estimaient l'imagination, si fertile, des petits.

Je ne connaissais pas de laitier. Et le facteur, pourquoi aurait-il été mon père ? C'est vrai qu'il avait la peau foncée, un peu trop, comme la mienne. Et comme moi, des cheveux noirs. Je les détestais. Je rêvais d'être blonde.

À cinq ans, je l'avais espéré plus que tout. C'était à l'approche de Noël. Je faisais mes premières armes dans un monde inconnu : la maternelle. Il y avait trois mois déjà que j'y étais. Nous devions présenter une petite pièce de théâtre, inspirée de la nativité. Il y aurait Jésus, Joseph, Marie, les Rois mages et les bergers. Des anges aussi. Lorsque était venu le temps de choisir la douce Marie, l'institutrice avait demandé qui souhaiterait l'incarner.

Pour la première fois depuis mon arrivée en classe, j'avais osé lever la main. J'écrasais ma timidité démesurée. Elle m'avait à peine regardée. Elle n'en avait que pour trois petites blondes aux cheveux bouclés, à la peau blanche. Elles allaient se disputer le grand rôle. J'étais écartée. Pas même finaliste.

Quelques jours plus tard, j'avais fini honteuse, avec toute la tristesse que peut porter secrètement une fillette, à quatre pattes. Devant les élèves des autres classes, devant les parents. On m'avait confié le rôle qui me revenait. Celui de l'âne. On m'avait épargné le bœuf. J'ai porté les

séquelles de cette première apparition publique pendant des années. Je refusais tous les rôles. Même ceux de figurante, qu'on me proposait charitablement. Le temps n'a rien adouci. Aujourd'hui encore, je n'arrive pas à pardonner à ce professeur. Et parfois, lorsque je suis à quatre pattes, dans l'attente d'un homme, je ressens la même souillure. La même colère secrète.

Pour le facteur, je craignais qu'un jour, en venant livrer le courrier, il me prenne par la main. Qu'il m'entraîne vers mon nouveau foyer. Moi qui aimais l'attendre, sagement assise sur le balcon, qui recevais fièrement, comme autant de trésors, les lettres destinées aux plus grands, j'ai cessé de l'espérer.



Autour du repas et des conversations divisées et bruyantes, j'en ai subitement assez de ce jour de l'An qui arrive trop vite après Noël. On s'est tout dit il y a une semaine. Pour le nouveau, j'ai fait ma part. Je viens de mentir que j'ai un amoureux. Je n'ai plus rien à inventer, ni à raconter. Et nous sommes tous fatigués.

Je cale mon verre. J'ai soif des étreintes sauvages de Julien. Dont je ne connais rien. Avec qui, je le sais maintenant, je peux échanger quelques mots. Pas seulement jeter mes vêtements et dire merci, en disparaissant.

En mentant à peine, je quitte la table. Je dois marcher. L'air froid me fera du bien. Je trouve le bon prétexte. À la limite de l'impolitesse. Une seule personne peut renoncer à

l'abondance du repas avec une excuse crédible. Il est impossible aux autres de m'imiter. Un mouvement de troupe, une désertion massive seraient mal vus. Je suis implacable de vitesse dans ces circonstances. Je jauge parfaitement les espaces, les marges, pour m'éclipser sans faire de dégâts. Un soir seulement, il y a longtemps, j'ai raté ma sortie. J'y repense souvent, malgré la distance.

J'enfile mes bottes, mon foulard et mon manteau. Je ferme la porte sur une maison animée. Je me sens inadéquate. Ingrate. Combien d'esseulés rêvent, aujourd'hui, d'un repas avec une famille aimante et bienveillante ? À Noël, les retrouvailles après mes mois de grande noirceur, j'avais compris. Chacun d'entre eux était essentiel à mon bien-être. Et là, plutôt que de m'intéresser à leurs histoires – eux qui s'en étaient fait pour la mienne –, je fuis.

De Laurent et nos sept mois d'amour parfait, je pensais m'être sevrée, affranchie. Je ne le suis pas. J'ai besoin d'un homme dans ma vie. Qu'importe ses qualités ou ses défauts. Qu'il me traite bien ou avec indifférence. À l'abri des miens, loin des oreilles curieuses ou attentionnées, j'éprouve l'urgence de parler à Julien. Nous devons faire l'amour ce soir. Demain, au plus tard. Quand il le voudra. Je suis disponible. Je pourrais venir me poster devant chez lui, nue sous mon épais manteau. Il n'aurait qu'à me prévenir, je m'offrirais dans la seconde. Prête à lui appartenir.

Je sors mon cellulaire du fond de ma poche. De mes mains gantées, maladroites, je tente de le joindre. En vain. J'ignore le message de la boîte vocale et ma déception

passagère. Je marche en me souvenant de ma promesse. L'année sera belle. Je touche six ou sept arbres sur mon passage. Je me retiens. Je toucherais le bois encore. Il me porte chance. Puis je me raisonne. Mon amant n'est pas à ma disposition. Mes tentations, je dois les contrôler. Je rappelle. J'ai trouvé quelques mots.

— Bonne année ! On peut se voir... quand tu veux.

Il n'y a rien à ajouter.



Je rejoins les miens. Ma mère m'embrasse les joues, bien rouges. Nous en sommes au traditionnel tour de table. Celui qui impose le calme. Qui permet d'écouter ce que les plus timides ont à dire. De se remémorer les bonheurs d'hier. Par respect pour mon deuil, la question avait été évitée l'an dernier. Elle était attendue.

— Alors, quel a été votre plus beau moment de l'année ?

Tous sont prêts. Une victoire au hockey pour l'un, un diplôme pour l'autre. Pour mon frère, le premier soir à dormir dans son chalet tout en bois. Je connais bien l'émotion. Je l'ai vécue avec Laurent. C'était avant qu'il ne se pendre dans son atelier. J'aimais le parfum qui y flottait. Dès les premiers pas, on était enveloppé par l'odeur des copeaux et de la sciure.

Je ne flanche pas. J'écarte les souvenirs. Je m'accroche solidement à ma promesse. Mes parents prennent le relais avec cette poésie du quotidien qu'ils ont fréquentée toute

leur vie. Qu'ils nous ont transmise. Que j'oublie. Ma mère raconte le merle venu se poser à ses côtés tandis qu'elle jardinait. C'était au printemps, l'oiseau l'a adoptée. Pendant des jours, il la suivait de plant en plant. Elle remuait la terre, il mangeait les vers. Mon père évoque les premières tomates, qu'il n'espérait plus. Et le plaisir de nous voir réunis, tous ensemble, à Noël. C'est sa façon, pleine de pudeur, de me dire qu'il s'en était fait pour moi. Qu'il est heureux d'accueillir sa famille, comme avant. Soudée malgré ses contrastes.

Antoine, Marion et moi partageons le même doux souvenir. Celui sur le pont du voilier loué aux Antilles. Nous regardions ensemble les étoiles. Cette nuit-là, ils me savaient mieux. Enfin.

Nous sommes les premiers à quitter la fête. J'ai un coup de fil urgent à donner. Je ne me corrigerai jamais.

CHAPITRE 2

Je ne suis pas de celles qui mesurent, qui recensent. Je ne compte pas l'affection. Je ne tiens pas de registre mesquin des attentions, des coups de téléphone reçus. Une petite voix me murmure malgré moi que, depuis cinq jours, je suis perdante.

J'ai abandonné toute retenue, toute fierté. J'approche du dixième message à mon amant envolé. Plus d'un par jour. Je raccroche. Seulement après le bip, pour qu'il entende, qu'il soit bien conscient de chacune de mes tentatives ratées. Je lui dis, d'un ton faussement détaché : « Je te répète mon numéro, si tu l'as perdu... » Il ne l'a pas égaré. Si ça se trouve, il n'en veut plus.

À répétition, je rejoue le film exact de nos dernières étreintes. Séquence par séquence. Plan par plan. À la minute près. Nos premiers vrais échanges. La conversation qui coule, plus que nous le redoutions. Le bois de la table sur laquelle il me prend. Et mes cicatrices aux cuisses qu'il a caressées, embrassées. J'ai cru en lui. Il ne doit pas me trahir. Je crains de ne pas tenir ma parole. L'année sera belle. Ce serment, je l'ai fait en sa présence. Grâce à lui. Il n'y est pas étranger.

Pourtant, j'ai renoué avec mes baignades. Celles par

lesquelles j'effleure le besoin de me noyer. Je compte toujours sous l'eau, mais je manque de souffle.



On frappe à ma porte. J'y cours, impatiente, adolescente, le cœur battant. C'est lui, souriant. Comme s'il m'avait quittée la veille.

— Désolé, j'étais dans ma famille.

Il m'embrasse. Je retiens mes questions. J'évite les explications. Je fuis la vérité. Elle pourrait me blesser. Surtout, je suis heureuse de le toucher. Soulagée qu'il soit présent. Et pleine de désir. Impénitente.



Pour nos rapprochements, nous avons délaissé la cuisine. C'est la chambre, porte close, qui étouffe mes cris. Discrètement, j'ai tourné la photo de Laurent, qui m'observait de la table de chevet. Il souffrirait de me voir ainsi, docile et tremblante, attendant l'attaque de mon amant.

Si ça se trouve, Julien veut mettre les choses au clair. Éviter la méprise. Je voulais de la peau sur ma peine. Le soir du 31 décembre, il a dérivé, moi aussi. Nous avons cédé. Maintenant, nous renouons avec nos rôles, muets et sauvages. Il me tire les cheveux, ma tête se relève.

— Ouvre la bouche.

Le ton est ferme, sans appel. Sagement, j'obéis.

Il y crache. Tout en douceur, laissant un long filet couler de la sienne. Reprenant davantage de salive, il continue à se verser en moi. M'empoignant plus solidement encore. Plongeant en moi avec la même intensité. Je le reçois tout en le regardant, fixement, dans les yeux. J'accepte tout ce qui vient de lui. Il prend ma langue, qu'il suce. Je savais qu'elle était plus érogène que les lèvres. J'ignorais pouvoir en jouir. Est-ce le soulagement de nos retrouvailles ? Je n'en sais rien. Pour l'instant, j'explore une soumission nouvelle. Je ne le touche pas. Je le reçois. Je le bois.

Il n'y a pas de tendresse. D'étreinte finale qui laisse croire le meilleur. Qu'un bref au revoir, et il part. Je comprends que la situation lui convient. Il n'a aucune raison de se justifier. Un peu sonnée, je replace les couvertures et la photo de Laurent. Il n'aurait pas compris ce qui vient de se passer.



Pour me changer les idées, je fais du rangement. Tristement banal, c'est ce que j'ai trouvé de mieux. Et il y a beaucoup à caser un 5 janvier. Les boules et les guirlandes, les assiettes, les décorations. J'enveloppe tout de papier de soie. Mes boîtes sont impeccables.

Je traîne ensuite le sapin sur le balcon. Il laisse une longue trace d'épines séchées sur le plancher. Et un peu de sa sève collante. Je pense à celle de Julien. À la salive qu'il a partagée avec moi.

Voilà qui met fin au temps des fêtes que l'on attend des semaines durant. Que l'on traverse avec la hâte qu'il se termine.

Je me réfugie dans ma chambre. Elle sent encore le sexe. Je n'ai jamais bien su mettre les mots sur ces relents. Ils me font effet. Ils m'excitent. Il flotte dans la pièce des effluves de sueurs mêlées, de peau. Quelque chose de musqué. Les draps ne sont pas sales. J'y plonge la tête en inspirant profondément. En me demandant quelles seront ses limites, les miennes. Nous venons de franchir une nouvelle étape. J'ai accepté de lui obéir. La demande était sans risque, sans douleur. Je me méfie de mes tentations. De ce qui m'allume. Des lectures trop précoces qui me rattrapent. Je crains la suite. Si par lui, avec lui, je basculais ? Il fait froid dans mes rêves secrets. Noirs. Opaques.

Je ne l'attendais pas si tôt. Le téléphone vibre. Celui qui vient d'enflammer les tissus m'écrit. « On se voit demain ? »

Je tarde à trouver le sommeil. Tout me ramène à mes cheveux qu'il avait empoignés. Sans avertissement. Fermement. M'imposant une obéissance qui me convenait. Je ressasse ma bouche ouverte, sage et conquise. Le profond de ma gorge, qui le recevait. Je pose mes doigts sur mes lèvres et les tends vers la photo de Laurent. Je lui souhaite bonne nuit. Il devrait être avec moi, dans mon lit. Tout serait simple.



Au travail, le lendemain, je croise Léa, ma collègue qui ne sait pas être heureuse. Entre elle et moi, il y a désormais un lien authentique, une affection qui se passe de mots. Depuis qu'elle est venue me raconter son mal de vivre et, par extension, la douleur de l'homme que j'aimais. Je ne connaissais rien du poids que certains transportent du matin au soir. Elle m'a tout expliqué. Dans les moindres détails. Je lui dis que le 31 décembre j'ai pensé à elle. À Laurent aussi. Que je lui ai souhaité, secrètement, un peu de quiétude.

— Je fais tous les efforts, tu sais. Je rêve d'une journée simple et agréable. Une seule.

Elle me répond à sa manière bien à elle. Détachée, un peu froide aussi. Qui ne masque jamais le ressentiment qu'elle traîne. Même les jours de fête, elle part à la guerre. Peu importe, je l'embrasse.

— Bonne année, Léa. Elle sera bonne. J'en ai fait la promesse.

J'ignore si elle sourit ou soupire. Difficile de décrire ce rictus. Le son qu'elle émet. Encore plus de savoir ce qu'elle pense vraiment de ces souhaits. En silence, elle me répond sans doute de me taire. D'arrêter avec mes vœux inutiles. L'année ne sera pas bonne. Elle sera comme toutes celles qui l'ont précédée : insupportable. Je voudrais la prendre dans mes bras. Je m'abstiens. Léa est capable de tout. De vous surprendre, de vous attendrir ou de vous mettre à terre. Elle peut être dangereuse, surtout ce matin, où elle doit rêver d'être sourde plutôt que d'entendre mes sottises sur la beauté d'une nouvelle année.

Je reprends mon travail, sans ardeur. Contrariée et blasée. Deux ans maintenant que je me consacre à cette série d'entrevues. D'actualité pour les autres, elle a dépassé sa date de péremption à mes yeux. Je suis ailleurs. Si loin.

Je remets mes écouteurs, je prends des notes. Il y a de ces journées qui ne passeront pas à l'histoire. Je me concentre sur le rendez-vous du soir. Il n'y a que lui qui m'appelle.

Cette fois encore, je m'efforcerai de taire ma jalousie. J'éviterai de lui demander s'il était avec une autre pendant ces cinq jours de fugue. Je me raisonne. Je me répète qu'entre lui et moi il n'y a rien, sinon une petite annonce qui mendiait juste un peu de peau à mettre sur ma peine. Il répondait tout à fait à la demande. Mais je m'accroche. Je ne veux pas finir comme celles qui s'éprennent sans attendre. Comme Annabelle ou Milou.

Je cacherais aussi mes inquiétudes. Ces secondes interminables où je l'ai imaginé, les pieds ballants, une corde au cou. Si Laurent l'a fait, pourquoi pas lui ? J'y ai pensé, le cœur serré. Je resterai hantée par cette possibilité, pour mon amant, comme pour tous les autres. La moindre tristesse, une absence prolongée, un coup de fil que l'on ne retourne pas, tout me ramènera à cette vision. À cette image d'un être juché sur un banc, qui vient de se glisser la corde au cou et qui dit adieu. En souhaitant que son heure vienne sans trop de douleur.



Julien est sur le point d'arriver. Je vaporise un peu de parfum dans les airs. Je traverse le nuage, pour me donner confiance. C'est plus fort que moi, à chaque angoisse. L'exercice donne de l'aplomb, je l'ai lu dans un magazine. Cinq trucs pour avoir de l'assurance en cinq secondes. Le premier en prend une seule : on se redresse, on se met le dos bien droit. Une bonne posture favorise l'assurance. Deux secondes, c'est le jet de parfum. Et en trois, je crois qu'il faut se taper dans les mains. S'applaudir, s'encourager. Être fier d'exister.

Ces premiers jours de janvier sont glacés. Il arrive, les mains gelées.

— Réchauffe-moi.

Je crie lorsqu'il les applique directement sur mon sexe. Charitable, je referme les cuisses pour qu'elles restent en moi. Il ne les retirera que lorsqu'elles seront bien chaudes. Humides sans doute, un peu.



Notre rencontre a été courte. Nous sommes restés dans le couloir. Debout d'abord, à quatre pattes ensuite. J'ai mal aux genoux. Il ne s'est pas entièrement déshabillé. Il a fait vite. Sans paroles. Brusquement. Sans tendresse. J'imagine que c'est ainsi qu'il envisage la suite. Il tient à éviter les explications. Remettre les choses à l'ordre. J'abandonne l'idée d'une discussion entre nous. Je risque gros. Si elle se

termine mal, je me prive de plaisirs inconnus. Julien peut me faire dépasser les frontières. Avec lui, je suis en sécurité. Je le suivrai sans danger dans la nuit, même dans l'obscurité de mes désirs. Alors je me tais, sur son silence. Sur ces instants à l'imaginer attaché à une corde. Ou nu, suant de plaisir, avec une autre. J'y pense aussi.



Nous communiquons désormais par écrit. Il n'y a rien à deviner ou à soupçonner dans le ton, dans la voix. Pas de fausses interprétations que l'on se bâtit l'espace d'une conversation de quelques secondes. « Il semblait pressé. » « Il ne m'a pas dit à bientôt. » Tant de détails inutiles qui nous habitent. Nos échanges sont brefs. Une heure, un jour, un lieu.

Il veut me voir jeudi, soirée réservée à ma douce Marion. Depuis septembre, elle me rejoint à l'appartement. Nous n'avons jamais dérogé à ce rendez-vous et aux repas qu'elle prépare. Elle cuisine de mieux en mieux. Je sais qu'elle insistera sur cette histoire de la table et de Julien. Comme une mère, elle m'avisera d'être prudente. Me préviendra de ne pas aller trop vite. Son discours est prévisible. On me l'a déjà tenu. Depuis mes seize ans, j'ai cette manie des coups de cœur expéditifs.

Souvent, je m'en veux. J'aurais souhaité leur offrir, à Antoine et elle, un abri solide, apaisant. Rebâtir, comme tant d'autres l'ont réussi, une deuxième famille. Les rassurer par le spectacle de leur mère amoureuse d'un homme qui ne

s'effacera pas au matin. Éviter leurs craintes certains Noëls où il n'y avait rien sous l'arbre pour moi. Ils couraient alors chacun dans leur chambre me faire un dessin, emballer maladroitement un de leurs jouets avant de me l'offrir. En me fixant dans les yeux, pour vérifier, petits docteurs de l'âme, si j'allais bien.

Pour eux, comme pour moi, j'ai rêvé d'un quotidien où les repas sont servis à des heures régulières. Où l'on s'engage et s'investit. J'ai échoué. Je les ai aimés du mieux que j'ai pu. Pour le reste, j'ai un peu saboté leur enfance. Trop d'hommes et de fantômes n'ont fait que passer dans leur vie. Et lorsqu'est venu Laurent, ils avaient déjà quitté l'appartement. Nous aurions été heureux, tous les quatre. Je déteste les regrets. J'en ai quelques-uns pourtant.

Julien m'écrit encore. « On remet à vendredi ? » Oui, vendredi. J'annulerai mon souper avec Milou, elle comprendra. Elle est enchantée pour moi. Ravie de savoir qu'Annabelle, Clara et elle, après de longues recherches, ont trouvé l'homme dont j'avais besoin en novembre dernier. Celui qui me fait oublier, un peu, mon disparu. Le sexe me guérit. Ces temps-ci, il me brûle. Et m'obsède.



Aujourd'hui, il s'est attaqué à mon ventre. Celui qui prend vie en sa présence. Dont je n'ai plus honte. Après un combat sans mots, j'ai voulu me réfugier contre lui. Chercher la tendresse. Faire la paix. Lui concéder la conquête. Mon adversaire n'en est pas encore aux

étreintes. Ni à se réjouir de son emprise sur moi. Il me mène, solidement, vers la salle de bain et sa lumière. Dans un silence complet. Que je ne dois pas briser, je le devine. Plutôt que de m’y baigner, m’y abandonner comme j’ai si bien su le faire à notre première rencontre, je dois m’incliner sur l’émail glacé. Le dos et la croupe tendus, je tremble. De froid et pour la suite.

Je la connais. Je me suis détestée de m’y être déjà soumise. Avec des imbéciles. Qui se vidaient sur moi. Rien de plus. Il ne fallait pas s’aimer pour l’accepter. Mais avec Julien, j’ai la certitude que tout sera différent.

Tout d’abord, c’est la sensation de chaleur qui me surprend. En un fin ruissellement, il me réchauffe. Le cou, les épaules et le dos. Que je relève. Je me retourne, sans qu’il me le demande. Avant qu’il ne soit trop tard. Qu’il ne se tarisse. Je veux de lui, sur mes seins. Qu’il les inonde. Je n’ai jamais connu la douceur du jet. Avant, on me souillait. Avec insolence. Ce jour-là, Julien m’asperge presque tendrement. Pour me faire la preuve qu’il n’y a rien d’impur ou d’immoral. Tout est possible. Dans le respect. Je le découvre. Je ne suis pas sale.

Je pense pourtant à Laurent. Que je n’avais pas redouté, qui se montrait tendre, trop parfois. Qui n’osait pas me brusquer. Me malmener. Jamais il n’aurait pu faire ce geste. Il l’aurait trouvé indigne de notre amour. Lui, généreux, qui saisissait si bien le don, ne comprenait pas qu’il pouvait être infiniment puissant dans un lit. J’aspirais certaines nuits à lui appartenir. Pleinement. À lui offrir tout ce que j’avais en moi. Qu’il le gère à sa façon. Mieux que je

ne l'avais fait pendant toutes ces années, loin de lui.

Je me douche ensuite. Sous un jet chaud toujours. Et mon amoureux pendu revient, en pensée. Lui qui m'a abandonnée me quitte rarement. Je m'ennuie de sa bonté. Le moment est mal choisi, mais c'est dans ces échappées, dans ces instants de fuite, qu'il vient me rattraper. Comme pour m'indiquer le droit chemin. Me protéger des écueils de mes pulsions. Des erreurs du passé. Celles que je parviens si mal à blanchir.

Je le retrouve aussi dans ce qu'il y a de beau. Un rayon de lumière entre les branches d'un arbre, l'odeur du café le matin, les dessins du frimas à une fenêtre. Il est présent dans ce que le quotidien offre de mieux.



Comme prévu, Marion me sermonne. Je ne suis plus une adolescente. Je dois me méfier. Je ne connais pas cet homme. Je ne sais rien de son passé, ni de son présent. J'ignore son nom de famille. Ma psychologue en devenir s'affirme dans ses analyses. Et, même pour une novice, je devine être une matière intéressante. Elle aborde maintenant le délicat sujet de la dépendance affective.

— Je ne veux pas te blesser, mais c'est ton cas.

Je lui réponds qu'elle a sans doute raison. Qu'avec Laurent, pourtant, tout avait été différent. Que Julien, mon amant, me tire des pénombres. C'est autre chose avec lui. Au-delà de mes doutes, de mes tourments, il me fait avancer. J'ai même recommencé à porter mes gants verts

que j'aimais tant. Laurent en avait cueilli un tombé sur un trottoir trempé. Lorsqu'il me l'avait tendu, nous avons échangé notre premier regard. C'était le début de notre histoire.

Dans la même foulée, pour qu'elle mesure mes progrès, je révèle que pas plus tard qu'hier, dans mon lit, j'ai entendu les sirènes des camions de pompiers. Je n'ai pas eu le vertige ni frémir. Je n'ai pas eu à poser les mains sur mes oreilles pour enterrer leurs plaintes. Celles-là mêmes qui avaient hurlé à ma fenêtre, à ma place, un 9 octobre. Il n'y avait ni fumée ni feu. Seulement la fin du monde, dans mon appartement.

Elle m'enlace.

— Il ne faut plus que tu souffres.

Elle souhaite l'impossible. J'ai résisté à l'appel des sirènes, mais comment ne plus avoir mal après le suicide de l'homme qui vous amenait à la rivière ? Qui vous a offert la lumière, les premières lueurs du matin et la voûte du soir ?

— Promis, je vais tout faire pour me soigner.

Sur ce serment, dans les bras de ma fille, je réalise que Laurent me manque. Tout comme le corps de mon amant. Terriblement. Je ne lui parle pas de mes regrets. De son enfance que j'aurais voulue plus lisse. Ce sera pour une autre soirée.



L'hiver est froid et Julien me transporte dans le ventre de la

terre, brûlant, où je suis si bien. Souvent. Sans que j'en demande plus. Je ne bouscule rien. Il m'emmène toujours plus loin.

Moi qui croyais tout connaître, je célèbre de nouveaux plaisirs. Cet homme est doué. Il bénit le corps des femmes, ses courbes, ses recoins. Il a sûrement tout lu, tout fréquenté. Je suis ouverte à tout s'il est à mes côtés. Je veux saisir. À pleines mains, à pleine bouche. Ne rien manquer.

Le travail, les amies, même la famille ne se trouvent plus au cœur de mes attentions. Je redeviens l'employée, l'amie, la mère indigne. Celle que je méprise. Qui m'a menée vers tant de pièges obscurs. Un homme dans ma vie et le reste s'évapore. En millions de gouttelettes suspendues qui flottent autour de moi. Dans un brouillard que je traverse. Sans ralentir.

Je refuse les invitations de Milou, Clara et Annabelle. Antoine se fait rare. Il a retrouvé sa liberté. Il n'a plus à être mon père, ni l'homme de ma vie. De loin, mon aînée veille sur moi en élaborant des théories sur mon cas. Et mon travail ne m'intéresse plus.

C'est décidé. Je donne ma démission demain. Je léguerai à Léa mes entrevues inachevées, mes documentaires qui porteront un autre nom que le mien. Je suis ailleurs. En me montrant prudente, je peux être rentière jusqu'à la fin de mes jours. Laurent a veillé à ce que je ne manque de rien. Un peu plus et on croirait au conte de fées. Seulement, mon prince a disparu. Il n'y est plus pour me sauver. M'embrasser pour me sortir du sommeil. Cueillir ma

pantoufle, partir à ma recherche pour que j'y glisse mon petit pied puis m'épouser ensuite.

Sans travail, je ferai autre chose. Je me découvrirai des talents que je ne soupçonne pas. Je bercerais ces poupons prématurés ou laids que les parents négligent. Je veux me soigner, avoir du plaisir aussi. Quitte à souffrir quelques nuits en me demandant ce que fait Julien. Avec qui, quelle autre femme, plus jeune, plus belle que moi, il se trouve. Tant qu'il rapplique. Certains soirs.



Je tiens parole et fais mes adieux. Pas question de rester deux semaines de plus. Je pars maintenant. Merci de votre soutien, de votre loyauté, vous m'avez touchée. Léa, tu me rejoins quand tu veux. Surtout avant de commettre l'irréparable. J'inventerai deux ou trois mots pour que tu tiennes bon. Pour te faire comprendre que la vie est belle. Pour éviter que tu ne mettes tes mains autour de la corde pour t'en défaire, alors que tu comprends la gravité de ton acte. Sans merci.

On ne recule plus, suspendue dans le vide. On ne peut que s'accrocher. Inutilement. Notre corps est si lourd. Alors, Léa, je te le répète : nuit et jour, tu me trouveras. Laurent l'a ignoré. Il pouvait compter sur moi. Je l'aurais écouté, soulagé, secouru. Je fréquente la lumière tout aussi bien que le creux des océans. Je frôle le ciel. Je me brûle aux étoiles. Je pouvais tout comprendre. Il m'a abandonnée dans sa souffrance.

Sans regret, je quitte mon emploi, mes collègues, mes entrevues. Je me rappelle que l'année sera belle. Me le répète. Pour ne pas cesser d'y croire. Jusqu'ici, elle ne m'a rien prouvé.

CHAPITRE 3

Épuisée, dans ses draps, entre ses bras, je suis chez Julien. Ensemble, nous avons traversé la tempête, la fureur des vagues. La mer s'est déchaînée. Je me suis accrochée à son corps. Le calme est revenu. Il n'y a que dans ces instants d'embellie qu'il nous arrive de nous ouvrir. De partager plus que le désir et la peau. D'échanger quelques mots. Nous sommes si loin de ce soir bavard et béni du 31 décembre. En caressant une mèche de mes cheveux sur laquelle il s'attarde, il me demande en quels lieux j'aimerais faire l'amour.

— Dans un cimetière.

Il est surpris. Je ne veux pas être sordide. Simplement réparer des mois de deuil. Il me jure qu'au printemps, dès les premières soirées chaudes, il m'y emmènera.

— Tu as une autre idée ?

— Dans une chambre d'hôtel minable. Avec un inconnu. Je l'attends dans le lit. La porte est ouverte. Il me prend et m'abandonne. Sans un mot.

Là aussi, je veux conjurer le sort. Combattre le feu par le feu. Il ne dit rien.

Ce soir-là, de son lit, après avoir fréquenté les eaux

troubles, nous prenons le chemin des bois. Où il sait me mener, sans m'égarer. Il me saisit comme les bêtes que nous savons être. Je suis à bout de souffle et j'ai soif. Je me lève. À la cuisine, j'avale un verre d'eau. En me retournant, je vois, sur la table, le journal. Moi qui note tout, qui retiens chaque détail, j'aperçois trois cercles. Un feutre rouge attire mon attention. Il est posé sur ces petites annonces de femmes en mal d'amour et de chair. C'est là, sans gêne, bien en évidence. Le crayon laisse croire qu'il y aura encore d'autres marques à faire, d'autres rendez-vous à prévoir. Je photographie tout à ma manière. Avec la mémoire. Je ne m'attarde pas. Je m'en souviendrai chez moi. J'examinerai les annonces une à une.

J'ai un haut-le-cœur. Un deuxième aussi. Je cours à la salle de bain et je suis malade. Du choc, de la vérité éclatée, de la déception. Dans la chambre, où j'aurais tout cassé, je ramasse mes vêtements. Dans un énorme silence. De ceux qui remplissent une pièce, qui occupent tout l'espace. Qu'on ne peut ignorer.

— Tu t'en vas déjà ?

— Va te faire foutre.

Et je crache sur les draps.



En chemin, la nausée ne me quitte pas. Je suis dégoûtée. Pour aggraver la situation, une succession d'images apparaissent. En rafale. Ces photos que je collectionne dans mon esprit. Ces tableaux que je ne peux déchirer, ni

flamber. J'ai la mémoire des gestes, des visages, des instants volés. Je croise une personne cinq fois, je peux décliner la façon dont elle était vêtue, les cinq fois. Jusqu'à la couleur de ses chaussettes. Depuis ce soir, il y a treize ans, où la confiance s'en est allée, rien ne m'échappe.

Contre mon gré, les souvenirs défilent. Pénibles images de ma vie. La tête du pompier qui m'a enlacée en pleine détresse, lorsque Laurent s'est suicidé. Ses yeux, bons, embués par l'impuissance. Quelques mois plus tard, j'ai trouvé le courage de le revoir. J'ai débarqué à la caserne. Il m'a reconnue. « Je suis venue vous dire merci. J'ai retrouvé la voix après soixante-sept jours. » Il m'a prise dans ses bras, encore. En me souhaitant bonne chance. En lançant cette phrase insensée qu'il m'avait répétée : « Ça ira mieux... »

Une autre photo apparaît. Des chaussures noires, vernies, impeccables. L'étranger qui les portait affichait un souci maniaque de la propreté. J'étais recroquevillée dans une ruelle peu invitante. Je venais de m'enfuir d'une chambre miteuse. J'avais du sang sur la bouche. Je restais concentrée sur deux chaussures. Plus propres que moi. Elles meublaient toutes mes pensées. C'était mieux ainsi. Je ne voulais pas relever la tête. L'homme devant moi demandait à m'aider. J'avais honte.

Je presse le pas. Il fait nuit. Je vais être malade, là, en ce soir de février, sur un trottoir enneigé. Il ne me reste plus qu'à m'accrocher à la narration. Celle qui me permet de sortir de moi. Qui me sauve lorsque j'ai trop mal.

Elle avait toujours voulu mieux. Elle cherchait un

amant pour masquer sa peine. Il était là, plus doué que tous les hommes qu'elle avait connus. Ce n'était pas suffisant. Elle exigeait maintenant l'exclusivité. À quel titre ? En quel honneur ? Fallait-il toujours se plier à ses désirs ? Sa colère ressemblait à une blessure d'orgueil. Avec un peu d'indulgence, on pouvait comprendre qu'elle avait été profondément trahie, déjà. Qu'elle recommençait à peine à croire. Et qu'elle voyait, dans ces trois cercles rouges, un brutal désaveu.

Je ne suis pas rationnelle. J'ai quand même mes raisons. Je tente un autre effort de mémoire. Il me faut une image, jolie, pour m'aider à poursuivre ma route. Je nous vois sur la plage à la fin de l'été, Antoine, Marion et moi. Je me cramponne à ce nouveau bonheur. Si furtif.

Puis la page du journal revient rapidement. Comme une brûlure. La photographie est parfaite. Sans flou, bien cadrée, elle ne laisse aucune place à l'imagination. Je cours un peu, pour ne pas qu'elle disparaisse. Je dois vérifier. Je suis malade.



Julien consulte ces rubriques que je regarde de haut. Que je juge médiocres, pitoyables. C'est par elles pourtant qu'il m'a trouvée. Je suis si naïve. J'aurais dû saisir. Il recherche les émotions, veut séduire sans s'attacher. Je ne représente rien pour lui. Je ne suis qu'une parmi tant d'autres.

En arrivant à l'appartement, j'ouvre le journal. Je les repère en une seconde. Il suffit d'un soir où l'on ne se

souvent plus. Après, on prend des photos dans notre tête et on ne biffe rien.

Alors je lis. La première, la suivante et la troisième. Des femmes, beaucoup plus jeunes. Blondes. Je perds pied. Ces invitations banales, ces appels de détresse n'ont rien en commun avec ceux de la femme que je suis. Il ne m'a pas cherchée. Ni désirée. C'était la curiosité. Le pouvoir et le plaisir de choisir. La vanité d'être préféré, de se distinguer parmi tant d'autres. Je suis la doyenne de son harem. Son acte de charité.

Plus jamais il ne me touchera.



Le temps s'efface. On avance si peu, si lentement vers la lumière. Je m'assois à la table. Sur son bois, je retrace quelques sillons. Ceux que je connais de mémoire. Je soulève ma jupe, baisse mes bas. Je regarde ce qu'il reste des entailles inscrites sur mes cuisses.

J'ai l'envie soudaine, malsaine, de poursuivre le dessin. D'achever l'œuvre. De renouer avec la douleur physique pour échapper à l'autre qui revient, me faisant basculer. Les larmes me sauvent. Avant, je n'arrivais pas à pleurer. Ce soir, elles coulent. Se frayent, sans presse, un chemin sur mes joues. Je suis à l'abri. Ma peine s'exprime par un délicieux mélange d'eau et de sel que j'attrape du bout de la langue.

Je résiste. Je pose le couteau sur la table. Ma peau ne connaîtra plus la brûlure de ses dents. Je ne goûterai plus le

fer dans ma bouche. Celui qui me donnait l'impression d'être vivante.

Je pleure sur toutes mes peines. Pourtant, j'ai été épargnée. Je dois être reconnaissante. Laurent avait laissé une note à la porte. Contrairement à tant et trop d'autres qui en ont subi le choc, qui garderont une photo plus vraie que nature à l'esprit, je n'ai pas trouvé de corps suspendu dans un vide sans pitié. Il arrive que ce soit au grand amour à qui l'on dise de couper la corde. Au plus vite. C'est la consigne de toutes les urgences. Peu importe que le corps soit déjà froid, inanimé, il faut le libérer de ses liens. C'est le facteur qui conservera ce souvenir, effroyable. Lâchement, je suis soulagée que ce soit lui, et non moi, qui ait fait la découverte. Sinistre, lugubre. Insensée.

Mon amoureux s'est tué dans son atelier. Au fond de lui, il voulait que je garde sa maison. Tant d'autres ont dû déménager, s'échapper à jamais du souvenir d'un être agonisant dans une demeure où le bonheur s'était déjà installé. Ils n'y remettent jamais les pieds. D'autres n'arrivent plus à partager le lit où ils ont fait l'amour, complices. Certains l'ont même brûlé, ce lit. Pour que plus personne n'y dorme et n'y trouve du plaisir. Je comprends si bien. J'ai échappé au pire, malgré mon chemin de croix. Qui n'en finit pas.



J'appelle Milou. Elle m'écoute. S'attriste pour moi. Me reproche de m'être ainsi éprise.

— Julia, tu ne voulais pas de sauveur. Tu avais peur qu'il s'accroche à toi.

J'avais finalement tranché. Réticente. J'avais refusé les sites de rencontres, de peur qu'on s'entiche de moi. Insisté pour qu'on ne change pas un mot de ces quelques phrases que Clara, Annabelle et elle jugeaient insensibles.

— Souviens-toi, je te cite : « Ni sauveur ni âme sœur. Seulement un peu de peau à mettre sur sa peine. »

Comment effacer ces heures d'égarement, ces premiers rendez-vous manqués avec de malheureux prétendants ? Seul Julien m'a séduite. D'un coup. Ce n'est pas réciproque. Je n'arrive pas à accepter. Je me sens trompée. Je vaudrais mieux que ces femmes qui quémangent l'affection dans les pages d'un journal. Je déteste Julien. Il m'a trahie. Je déteste Laurent. Il m'a abandonnée. Ce soir, je n'ai pas la clémence facile.

Plus tard, ma fidèle amie frappe chez moi. Milou m'apporte des petits gâteaux. Aussi, une glace au café d'un marchand qui ne se résigne pas à fermer boutique malgré le froid et la clientèle qui se fait rare durant les longs mois d'hiver.

— Nous allons la manger à même le pot ! m'annonce-t-elle avec entrain.

J'en conclus qu'elle regarde trop de films romantiques. Et j'ai toujours mal au cœur.



Sans emploi, sans but, je marche, maussade, en cet hiver intraitable. Comme un échec, je constate que malgré toute une année passée, rien ne va mieux. En février dernier, je me suis terrée. J'ai hiberné, loin de tous, bien lovée dans ma douleur. Je ne fais guère mieux, maintenant. Pire, je manque à mon engagement.

Je fréquente le sommeil, avec le foulard de Laurent à nouveau contre moi. Mon disparu me rejoint dans mon lit tous les soirs. Je l'imagine me serrant dans ses bras. Je me vois sourire de plaisir d'être ainsi protégée par un homme bon et fort. Cet été-là, je m'endormais sans crainte. Il ne restait plus rien des cauchemars et des peurs qui avaient habité mon sommeil, petite. Je fréquentais enfin la douceur des nuits. Tout ça est fini maintenant.



Un après-midi, je reviens d'une froide promenade. Julien m'attend sur le balcon. Il sautille sur place. J'hésite. Je fais demi-tour ou je l'affronte ? Je fonce. Je rentrais chez moi.

— Julia, laisse-moi t'expliquer.

— Il n'y a rien à dire. Va-t'en.

Il s'approche. En haussant le ton, je lui conseille de ne pas me toucher. Lui dis que c'est pour son bien. Je ne me reconnais plus. Il va payer pour tous les autres. Pour toutes ces photos qui me sont revenues en tête, quelques jours plus tôt.

— Julia, écoute-moi. S'il te plaît.

Dans l'entrée – nous n'irons pas plus loin, et je garderai mes vêtements –, il déballe tout. Il n'a rien à avouer. Cela impliquerait une faute. Bien sûr, il voit d'autres femmes. Plus jeunes que moi souvent, plus vieilles aussi. Il ne recherche rien en particulier. Il ne veut pas d'attaches, ni avoir mal. En général, après deux rencontres, il ne donne plus signe de vie. Je suis l'exception. Il est bien avec moi. Il explore. Il ne va jamais aussi loin avec les autres. Nos corps se devinent, se mêlent parfaitement.

— De toute façon, tu ne sais plus aimer, Julia. Tu n'as rien à donner.

Il croit bon de rajouter : « Tu es comme... enragée. »

Le constat ne se veut pas blessant. Qu'importe, j'encaisse mal.

— Fous-moi la paix.

Et je tourne le dos.

Moi, enragée ? J'aime les fleurs. J'achète des bouquets chaque semaine. Je cultive les fines herbes, même en hiver. Je prépare des potages, des petits plats pour ma descendance, qui n'habite plus avec moi.

Moi, enragée ? Je reconnais le chant des oiseaux et je lis les plus beaux romans. J'ai porté des robes blanches tout un été. Je fais les plus doux déjeuners sur l'herbe. Laurent a été séduit par un soir d'hiver. J'avais tout préparé, comme à l'été. Il y avait la nappe, les fleurs cachées à la dernière minute, le bouquet d'hydrangées qu'il m'avait offert. Et ce tout premier baiser à la commissure des lèvres.

Je claque la porte, violemment. Celle-là même où je me

suis appuyée après son départ. Où je lui ai fait l'amour, pour la première fois, sans qu'il y soit. Un cadre suspendu au mur tombe.

Il a raison, Julien. Je suis déchaînée, mais je me contiens. Je refoule ma colère. Je tais ma violence.

L'année sera belle. Je m'y accroche. J'ai du temps maintenant.

Et des comptes à régler. Et des feux à éteindre.

CHAPITRE 4

Mon agenda est ouvert. À la page immaculée du 1^{er} mars. Je passe de longs instants, immobile, un peu désorganisée, devant cet horizon blanc. Pourtant, deux ou trois lignes et tout serait réparé. Je pense. Ou du moins, j'espère.

Je dois m'attaquer à ces blessures qui minent mon existence. Que je traîne comme des pierres au fond de mes poches. Celles qui me feraient couler si je plongeais dans les eaux encore glacées. Je rêve de tout quitter, mais je reste. Ici, dans mon appartement. J'y suis bien et en sécurité. J'ai besoin d'être seule. De me soigner. Alors je m'éloignerai sans aller trop loin. Je ferai ce voyage d'ici. Je ne noierai pas mes feux à distance. Des milliers de kilomètres d'éloignement ne me donneront pas plus de réponses. Ne combleront pas mes failles. Ne souffleront pas sur mes brûlures.

Sur les pages précédentes, je fais un brouillon. J'esquisse quelques tentations. D'une écriture presque illisible, je couche tout ce qui me passe par la tête, sans censure.

Faire des recherches sur la pendaison. (La mort est peut-être moins douloureuse que je le crains.)

*Dénicher une maison à la campagne. Près d'une rivière.
Ne plus désirer un homme. Attendre le bon.
Relire les classiques de la littérature érotique.
Peinturer l'appartement.*

J'ai des projets, mais je me dérobe. Même sur papier, j'évite l'indispensable. J'inspire très fort. D'un seul élan, sur la page qui ne sait rien de son importance, je trace l'essentiel : trouver une religion, me mettre à la boxe, lui faire éclater le nez. D'abord les urgences. Ensuite les désirs.



Je ne veux plus implorer mes grands-parents, encore moins Laurent. Finies les conversations dans l'au-delà avec les défunts. Je dois cesser de répéter, à chaque peine, à chaque contrariété : « Laurent, aide-moi. » Cette prière rend mon disparu toujours si présent. Il n'est pas un dieu. Certains matins de colère, je lui dis qu'il serait plus utile s'il était encore ici. Je n'aurais pas besoin d'un amant pour me réchauffer. J'aurais évité ma part d'enfer.

Alors pour l'éloigner de moi, pour trouver une illusion de paix, j'ai tout acheté. J'ai emporté les ouvrages qui m'ont paru intéressants sur les croyances. J'ai de quoi lire jusqu'à mes quatre-vingts ans. Tout près de mon dernier soupir, je n'aurai pas encore décidé quel ciel m'accueillera. Je souhaite qu'une religion vienne à moi, qu'elle s'impose naturellement. L'idéal serait d'avoir une apparition. Un peu comme Thérèse d'Avila, qui a tout vu : Dieu, la Vierge et les saints.

Elle a même eu un avant-goût de l'enfer, celui qui me terrifiait, petite. Je savais qu'on y brûlait si on avait péché. Qu'il n'y avait aucun moyen de s'en échapper. Qu'on y restait pour toujours.

Elle a vraiment tout senti, sainte Thérèse. Je me montrerais plus raisonnable. Je me contenterais d'une seule apparition. Ensuite, je suivrais le chemin. Idéalement, je choisirais son ange. Elle l'a décrit en détail dans ses mémoires. Il était si beau. Il avait, au bout de la main, une lame d'or avec une flamme qui en jaillissait. Et il la lui enfonçait dans les entrailles. « Lorsqu'il la retirait, il me semblait les emporter avec lui, et me laissait tout embrasée d'un grand amour de Dieu. La douleur était si grande qu'elle m'arrachait des soupirs... »

L'image de cette sainte qui évoque la suavité de la douleur, le désir que cette souffrance se poursuive, me fascine. En regardant tous les bouquins empilés sur la table, je regrette. Je comprends que ma quête ne passera pas par la lecture. Anges ou pas, vision ou non, la religion viendra à moi. J'attendrai un signe. Une douleur. Une flamme en plein cœur.

CHAPITRE 5

Les bruits sont étouffés. J'entends de longues plaintes. Des hommes crier, gémir, un peu comme s'ils faisaient l'amour. Et des chocs. Je n'avais jamais mis les pieds dans une salle d'entraînement. Il y a une petite boutique à l'entrée. Des shorts, des gants de cuir, des bandages à s'enrouler autour des mains pour éviter les blessures. Les guerriers, les vrais, sont ici. Je deviendrai l'une des leurs.

Je m'approche. Un homme, au nez cassé et mal replacé, m'ignore derrière le comptoir.

— Je veux suivre des cours de boxe.

Il relève les yeux, indifférent. J'en ai vu d'autres.

— Est-ce qu'il y a des femmes dans votre club ?

— Non, seulement des hommes.

— C'est légal ?

Je me fais penser à Clara. Surtout quand j'emprunte ce ton, à la limite de l'arrogance.

— Je m'en fous. Y'a juste un vestiaire pour hommes.

Il n'a pas aimé ma façon de m'adresser à lui. Je le comprends. Et comme j'ai tout à perdre, je joue la carte de l'honnêteté, de la faveur demandée.

— Écoutez, c'est une urgence. Je veux quelques cours, sans plus. Je n'ai pas besoin de vestiaire. Je vais me changer avant de me présenter. Je veux seulement mettre un ou deux coups de poing sur la gueule d'un salaud. Qu'il tombe, qu'il saigne de la lèvre, du nez. Je veux le surprendre. Savoir où frapper. Aidez-moi. Après, j'irai mieux, c'est certain.

J'ai dit tout haut ce que je taisais depuis des lunes. J'ai dû être convaincante. Il se dirige vers la salle d'entraînement. Comme dans les films américains, il me ramène le doyen de la place. S'il a été redoutable un jour, c'était dans un autre siècle. J'ai l'intuition que, de mon souffle, j'arriverais à mettre ce vieillard au tapis. Pourtant, quand il ouvre la bouche, je devine sa valeur. Il ne me regarde pas, il me fixe. Il entre, sans même être invité, dans ces zones que je protège. Cet homme a une intelligence peu commune. Malgré les limites de son vocabulaire, malgré son allure déglinguée, j'ai du respect pour lui. Il m'explique que deux ou trois cours ne seront pas suffisants. Que si je veux me soumettre à un apprentissage sérieux, nous y parviendrons. Mon adversaire n'aura pas le temps de répliquer. Il sera complètement K.-O.

— Je ne veux pas le tuer, quand même.

— Non, mais il s'en souviendra.

Il le dit en se tapant l'index sur la tempe. Et sur le nez. Déjà, il semble fier de l'équipe que nous pourrions former.

Je repars. Inquiète et enchantée. Je me jette dans une

entreprise risquée. Si, après mon entraînement, je sous-estimais ma force ? Si, d'un seul coup, il s'effondrait, tête première sur le sol ? S'il en mourait ? J'aurai d'importantes questions à poser à Vince pour éviter la prison à vie. Je me vois mal plaider la légitime défense ou encore le meurtre non prémédité. Deux mois de leçons privées, les témoignages de mon entraîneur et de son employé au visage abîmé suffiraient à convaincre n'importe quel jury. C'était tout sauf un accident. Rien d'innocent. Au-delà des tourments, la vision d'un triomphe clandestin, d'un compteur remis à zéro me réjouit. Ma future victime a occupé trop de mes nuits, trop de mes noyades pour s'en tirer indemne.

Mes cours débutent dans une semaine. D'ici là, j'ai des adieux à faire. Personne ne doit savoir ce que je trame. Me surprendre les mains plongées dans la glace, des blessures à chaque jointure. S'étonner des gants de boxe qui traînent dans le coffre de la voiture. Il faut me consacrer tout entière à cette attaque. J'y parviendrai sans aide. En combattante solitaire.



L'heure de mon faux départ est venue. Celle de ma vengeance aussi. Après toutes ces années, il serait plus convenable de parler de riposte, de réparation, mais j'ai envie de plus fort. Brutal. Julien l'a dit : je suis enragée.

Je veux ne rien inventer, ne pas mentir, simplement expliquer. Le départ seulement. Il y a les enfants à prévenir,

ma famille et les amies. Je ferai un repas pour mes deux grands. J'inviterai Milou, Annabelle et Clara à notre restaurant préféré. Je partirai juste avant qu'elles ne deviennent trop fragiles.

Je commence par le plus simple : ma famille. Je confie à ma mère mon besoin de solitude. Comme je lui promets depuis longtemps de suivre une thérapie, j'invente que je me suis enfin décidée. Je mens à peine. Ce sont les meilleurs arguments pour contenter cette abonnée des psychanalyses. De sa voix toujours jeune, elle me rassure. Elle n'interviendra pas. Elle avisera tous les autres. Ils recevront l'interdiction formelle de me déranger. Elle me respecte dans ma démarche. Mesure l'investissement et le courage que l'opération exige. Elle est fière d'être ma mère. Je l'embrasse à distance, soulagée. De sa réaction, de ses encouragements.



Sur fond de musique catalane, le resto donne une idée d'éloignement. Plus forte que celle des voyages où trop souvent on se retrouve, banal touriste, à suivre les mêmes parcours. Les traces des mêmes guides.

L'accent et l'accueil des propriétaires ne sont pas étrangers à ce dépaysement. On en pardonne la lenteur du service, les assiettes qui viennent dans un rythme nonchalant. Il n'y a pas d'urgence. Inutile de se presser. Encore moins de s'impatienter. Ce n'est pas l'endroit.

Annabelle profite d'une pause pour nous informer de la

provenance de ces tapas qui défilent, se laissent désirer. Nous avons manqué de curiosité. Fréquenter un endroit avec autant de fidélité et ne pas chercher à en savoir plus sur les tapas frôlait l'ignorance. À l'écouter, c'était la honte, la paresse intellectuelle. Elle pouvait se montrer intense, notre amie. Un peu lourde à l'occasion.

Voilà qu'après le tarot, la graphologie, le ballet russe, elle vient de s'investir dans la cuisine du monde. Fidèles, nous la suivons au gré de ses passades.

Il y a quelques années, elle ne jurait que par l'art-thérapie. « Tellement plus créatif et efficace que n'importe quelle séance chez le psy ! » avait-elle proclamé. Nous avons été invitées, convoquées serait plus juste, à une séance de groupe. Notre apprentie thérapeute s'était procuré des tubes de gouache, des pinceaux et une immense toile blanche. Toutes les quatre, nous ferions une œuvre visant à nous libérer. De quoi ? Il ne fallait pas poser la question. Sa curiosité n'avait d'égale que sa susceptibilité. Elle y aurait vu un désaveu. Un doute parfaitement justifié.

— Nous n'aurons pas besoin de mots. Nous apprendrons à communiquer. Par l'art. Et nous garderons cette toile en souvenir !

Annabelle était choyée. Nous faisons preuve d'une grande docilité à son égard. Ce qui nous avait amenées, le samedi suivant, dans son salon, devant une toile posée par terre. Nous disposions de tout le matériel nécessaire pour échanger, muettes. L'expérience s'était révélé un formidable échec.

Clara n'était pas chaude à l'idée de se taire pendant de longs instants. Milou prenait la séance au sérieux. Elle avait enfilé un tablier et apporté sa caméra, pour immortaliser ce grand moment de création. De mon côté, je me remettais d'une sale soirée la veille. Je choisisais mal les hommes.

Avec nos humeurs variables, sous les instructions d'Annabelle, nous avons saisi nos pinceaux et réagi, en couleurs, aux traits des unes et des autres. En dix minutes, onze tout au plus, l'expérience avait dégénéré.

Clara avait fait un tag. Peint « merde, je veux parler » sur la toile. Milou, sentant la tempête, s'était efforcée d'entourer l'ensemble de brins verts. Histoire d'enjoliver l'affirmation. Si le silence n'avait pas été imposé, elle se serait mise à fredonner.

Moi, j'avais mêlé le rouge à l'orange. À grands traits colériques, je peignais l'enfer. J'en avais assez des mauvaises fréquentations. Je méritais quelqu'un de bien. Je ne sais pas pourquoi, j'avais plongé ma main dans le brun, intouché. Pensant que c'était une couleur mal-aimée. Alors, de mon poing brunâtre, j'avais dessiné un pénis géant. Énorme. Et bien tendu. C'est là qu'Annabelle s'était mise à hurler.

— Vous êtes débiles ou quoi ?!

Notre thérapeute perdait le contrôle.

— C'est ton truc, qui frôle le délire, a répondu Clara.

En s'approchant de la toile, Annabelle était devenue hystérique.

— C'était vraiment nécessaire, Julia ? Tu ne pouvais

pas t'en empêcher ? Pour une fois ?

Ce « pour une fois », plein de reproches, lourd de jugement, m'avait secouée. Il était juste et bouleversant. Je lui avais dit que, oui, je baisais. Que je pouvais peindre un sexe parce que j'en avais vu un, pas plus tard que la veille. Et qu'il avait été bien tendu pendant des heures. Juste pour moi. Que ça me rendait moins frustrée qu'elle. Là, c'est faux. Je criais. J'avais ensuite hurlé que de le dessiner m'avait libérée. Que sa thérapie absurde convenait parfaitement à une déviante comme moi.

Fidèle à elle-même, Milou avait enlevé son tablier et, sans dire un mot, elle avait pris une photo. À travers ses larmes.

— Je vous l'enverrai lorsque vous aurez retrouvé la raison.

Il nous a fallu des mois pour nous remettre complètement de ce samedi. J'étais blessée. La vérité, la mienne, s'encaissait mal. Pour ce qui était des hommes, j'ai décidé d'attendre quelqu'un de bien.



Ces temps-ci, Annabelle fréquente une école qui se prétend de haute gastronomie. Elle suit des cours de cuisine internationale. Ses connaissances rapidement – et localement – acquises ne la gênent pas. Elle peut discourir sans complexe sur les origines des tajines, des nems ou encore des tians. Voilà qu'elle aborde la naissance des tapas. Mot qui, selon elle, veut dire « recouvrir » en

castillan. C'est un aubergiste qui aurait, sans même le vouloir, inventé ce plat.

— Il n'en pouvait plus de voir les mouches se noyer dans les verres de vin qu'il servait à ses clients. Il a décidé de poser une tranche de jambon sur les verres, pour les protéger. Alors je bois à la santé des mouches !

Nous l'écoutons, amusées par sa façon de raconter. Elle va me manquer. Comme Clara et Milou. Le courage me manque, lui aussi. Je dois maintenant faire dévier la conversation sans en changer la légèreté. Passer des habitudes culinaires ibériques à mon voyage, sur place, dans mon appartement.

J'ai attendu trop longtemps. L'alcool a fait ses premiers ravages. Mes amies seront sensibles.

— J'ai quelque chose d'important à vous annoncer.

— Tu as revu Julien !

Milou souhaite notre réconciliation.

— Non, je pars. Mais je reste aussi.

Je dois expliquer. Faire comprendre que j'ai besoin de faire le vide. Qu'elles ne connaissent pas tout de ma vie, de mes blessures. Que j'irai mieux, beaucoup mieux, dans quelques mois. Pour l'instant, il me faut être seule. Je leur demande de tenir le silence. Je promets qu'à la fin d'avril je leur enverrai une carte postale. D'ici ou d'ailleurs.

Leur réaction dépasse tout ce que j'avais envisagé. Même le pire. Milou se met à pleurer. Sans discrétion. C'est sa spécialité. Annabelle avale d'un seul trait son verre de vin. Le frappe très fort sur la table. Elle se ressert aussitôt.

Je ne sais pas ce qu'elle me réserve. Je redoute la suite. Clara, qui a toujours le mot juste, me traite d'ingrate.

— On se démène pour toi depuis des mois, et tout ce que tu trouves à nous dire, c'est de faire du vent. Bien voilà, tu es exaucée.

Elle se lève et quitte la table. Théâtrale. Sa sortie est ratée. Elle revient, en tentant d'être digne. Elle a oublié son sac.

— Surtout, ne m'écris pas. Je ne te lirai pas.

Et le rideau se referme sur elle, pour plusieurs semaines.

Milou renifle encore. Comme si je partais pour toujours. Annabelle tente de parler en espagnol au serveur, elle veut un café flambé. Et j'ai ma première vision. Pas celle d'un saint ni celle d'un ange flamme à la main. Je nous vois, toutes les quatre, telles que nous sommes. Parfaitement imparfaites.

Je m'élève. Volontairement. Au-dessus de nous. Non pas pour échapper à un malaise ou une émotion trop vive qui me ferait vaciller, mais pour mieux nous observer. Avec précision et détachement. Chirurgienne de nos amitiés, de ce qui nous lie. Je mets souvent fin à mes relations sentimentales, en quoi mes amitiés doivent-elles être épargnées ?

Je suis lucide. Et juste.

Clara est séduisante et célibataire toujours. Son agenda est lourd de rendez-vous, qui aboutissent rarement à une relation. Sa beauté n'arrive pas à excuser son sale caractère ni sa manière de vouloir diriger le cours des choses. Les

hommes craignent son tempérament enflammé. Elle les attire, mais ils s'en méfient. Ce soir, je comprends leur instinct. Elle a quitté la table en colère. Elle n'a pas cherché à comprendre. Je suis sous le choc de sa déclaration. Exagérée. Spectaculaire.

Milou, qui essuie ses larmes avec sa serviette de table, affiche souvent l'intelligence émotive d'une petite fille de dix ans. Tout en voulant le bien des autres, elle demeure naïve, innocente, trop sensible.

Annabelle, qui attend avec impatience son café, possède une curiosité débordante. Elle meuble sa solitude avec des cours insensés et des apprentissages souvent futiles, qu'elle partage sans compter. Mais le récit toujours détaillé de ses dernières découvertes donne, à tort, le sentiment qu'elle veut en mettre plein la vue.

Et moi, je suis démolie. Dépendante. Fragile. Et pleine de rage.

D'en haut, je voyais juste. En revenant à la table, j'écoute mon intuition. Je pars.

Un peu d'absence nous fera le plus grand bien. Je leur dois beaucoup. Mais ce soir, ma gratitude a ses limites.



J'ai dressé la table. Celle-là même où ils m'ont aperçue, aux premières heures de l'année. Antoine me rappellera sans doute cet épisode. Il me dira qu'on devrait peut-être manger sur la desserte du salon. Mais la nappe, les bougies y

trônent déjà. J'espère que l'annonce sera mieux accueillie qu'avec les amies, offensées, inutilement blessées. Je mesure la fragilité de certains liens.

CHAPITRE 6

J'ai le corps meurtri. La douleur coule comme il y a treize ans. Comme en décembre dernier aussi, lorsque j'ai voulu mourir de froid, sur mon balcon. Trois allumettes grillées à mes côtés. Les pieds gelés.

J'observe mes mains, la droite est en piteux état. Les phalanges sont gonflées par les coups que j'ai donnés. En soufflant. En crachant un peu de ma haine à chaque crochet.

Je m'apprête à sortir un sac glacé du congélateur. On sonne à la porte. En théorie, il y a trois semaines que je suis en voyage. Tous en sont avertis. Les enfants, qui ont étonnamment bien accueilli ce départ camouflé, respectent la consigne du silence. Ma famille aussi. Ma mère doit prier pour que ma thérapie me libère de mes peines. Il n'y a que Milou qui ait brisé la règle. J'ai eu droit à un coup de téléphone. Et à quelques battements de cœur.

— Tu es fâchée ?

— Non. Tout va bien.

— Je peux passer te voir ?

— Pas maintenant. Je te ferai signe. Prends soin de toi, Milou.

Après, j'ai débranché le téléphone. Mon amie dévouée a récidivé. À deux reprises. Elle est venue sonner. Je n'ai pas répondu. Elle est repartie sûrement déçue, sûrement un peu triste, mais en laissant une immense glace au café devant ma porte. Je la soupçonne d'avoir un faible pour le glacier, un Italien séduisant, qui baptise « Bella » chacune de ses clientes. Pour honorer sa générosité, j'ai mangé à même le pot. Comme dans les films. Elle aurait été fière de moi.

On ne sonne plus. On frappe. Ce n'est pas une livraison de glace. Je me glisse contre le mur et j'observe. J'ai un coup de chaleur, comme à la fin de mes entraînements, où j'ai le sentiment qu'il ne reste plus rien de moi. Julien est là. Vince m'a répété durant toute la dernière séance de cesser d'avoir peur, alors je me dirige vers la porte.

— Je te dérange ?

— Non, ça va.

Julien est maladroit, ce qui le rend plus attirant.

— J'ai essayé de te joindre pour avoir de tes nouvelles. Ton téléphone est débranché.

— Je sais. Je veux la paix pour quelques mois. C'est le seul moyen.

Il me regarde, un peu saisi.

— Tes cheveux... Tu es belle, Julia.

Je ne lui explique pas qu'après une première visite dans le ring j'ai décidé de tout couper. De ne plus avoir aussi chaud. Que je me sens libre. Je pense à dissimuler ma main

blessée dans mon dos. Il remarque le geste.

— C'est un couteau ? Tu veux m'attaquer ? demande-t-il gentiment.

— Non, c'est une lame avec une flamme que je cache.

Il a l'air inquiet. De toute évidence, il ne connaît pas sainte Thérèse d'Avila, ni ses visions, ni ses anges.

Il est venu pour savoir si je vais. Si j'ai besoin de quelque chose. S'il peut me rendre service. En d'autres temps, j'aurais flanché. Voulu le sentir. Toucher sa peau. M'agenouiller devant lui. Enlever, doucement, un à un, chacun de mes vêtements. Les laisser tomber sur le sol, en respirant un peu plus fort, un peu plus vite à chaque chute. L'implorer de ne désirer que moi. Lui tendre mes mains, pour qu'il baise, une à une, chacune de mes jointures blessées. Qu'il me rassure et me dise que je suis la plus forte. Que tout ira bien. Et qu'après nous nous retrouverons, mieux qu'avant. Pour l'instant, il est inutile. La boxe m'épuise. Elle gruge toutes mes énergies. J'ai signé un pacte avec moi-même. Le diable n'y est pour rien. Un jour, je reviendrai.

Julien a compris mon désir de silence et de solitude. Il m'a quittée en m'embrassant sur le front. Il m'a émue, mais je n'ai pas craqué. Je ne me suis pas effondrée ni emportée. Ma rage s'apaise. Il vient d'en être témoin. J'ai même refermé la porte tout doucement. Aucun mur n'a tremblé.



À la fin de notre première séance, Vince, le roi du ring, avait déjà tout deviné. Il doit être un adversaire menaçant pour qui l'affronte. Il repère les attaques. Il détecte les manœuvres. Les drames qui se cachent derrière les poings de tous ceux qui doivent frapper. Il veut me mettre à l'abri.

— Tu veux vraiment te battre ? Tu es si petite. Je connais des colosses qui iraient le faire pour toi. Si c'est Vince qui leur demande, ce sera gratuit. Et ton salaud, il ne verra rien venir.

Je n'avais pourtant rien livré. Un nez à faire éclater, sans plus. Nous étions assis sur le banc du gymnase. Plus loin, des combattants s'attaquaient à des adversaires invisibles. Suaient, comme moi, d'efforts, de frustrations, d'un peu d'animosité. Ils haletaient, grognaient, juraient. L'élégance n'était pas invitée. Je n'entendais qu'une interminable plainte.

— Juste un signe et ils viennent. Vince s'occupe de tout, avait-il dit en posant une main tavelée sur mon épaule.

— Je veux qu'il me reconnaisse. Qu'il se souvienne de mon regard. Je veux lire l'étonnement puis la crainte dans ses yeux. Qu'il comprenne que je ne l'ai jamais oublié. Si je me suis tue, s'il n'a pas été accusé, c'est que j'ai choisi ceux que j'aime. Je ne voulais pas de police ni de procès.

Il m'a écoutée presque religieusement. C'était plus que de l'attention. Il n'a rien voulu perdre de ma confession. Si je n'avais pas vu en lui un être bon, qui me pousserait à aller plus loin, il m'aurait rebuté. De longs poils blancs lui sortaient des oreilles et du nez. Ses immenses sourcils

fuyaient dans tous les sens. Des cheveux jaunes et blancs encadraient son visage malmené de trop d'assauts. Il affichait fièrement une dent en or. Il se l'était offerte à son dernier combat professionnel.

J'ai poursuivi le récit de ce qui avait été mon purgatoire. Pourtant, je n'avais pas péché. Le châtiment était injuste. J'ai raconté ce silence que je m'étais imposé pour éviter d'être jugée.

— J'étais dans son appartement. J'avais crié de plaisir pendant deux heures. Seulement, quand j'ai voulu partir, il m'a retenue. On ne me stoppe pas. Je me suis levée. C'est là que j'ai reçu les premiers coups. Si forts. J'ai voulu répliquer, et il m'a projetée contre un meuble. Vince, mets ta main ici. N'appuie pas. Tu sens ? J'ai deux côtes fêlées. Personne ne peut les effleurer.

J'ai déballé mon histoire. C'était une première. Ni les amies ni la famille ne s'en étaient douté. J'avais eu du mal à respirer pendant des semaines. Chaque bouffée d'air me ramenait dans cette chambre.

— Pendant qu'on me remuait, contre mon gré, j'ai cessé de résister. Je ne voulais plus de coups. J'allais chercher Antoine et Marion chez leur père, deux jours plus tard. J'avais mal à la lèvre. Elle était sans doute enflée. Mes côtes, je les croyais brisées. Éclatées en mille petits morceaux. Sur le sol d'une chambre que je ne connaissais pas.



J'ai été soumise. Sage. Je n'ai même pas pleuré. Je le ferais après. Il ne méritait pas d'en être témoin. Pas une goutte de ma peine ne sécherait sur ses draps. Il prenait assez de moi. Je n'allais pas lui en donner plus. Quand il en a eu fini, avec mon sexe, mes seins et ma bouche, il s'est étendu. Et a bâillé. Comme s'il n'avait rien à se reprocher. Comme si ces derniers instants dans le noir avaient été anodins. Comme s'il n'y avait pas de quoi en faire un drame.

Il était détendu. Pas l'ombre d'un regret. D'une culpabilité. Il a même voulu me toucher, pour essuyer une larme de sang sur ma lèvre. L'inconscience, l'arrogance peut-être, poussée à sa pleine limite. Lorsque j'ai pu partir, j'ai ramassé mes vêtements et je me suis sauvée. Sur le trottoir, je me suis rhabillée, avec le goût du sang, du fer dans la bouche. Terrorisée à l'idée qu'il me désire encore.



C'était la nuit. Personne n'avait assisté à la triste scène. Un peu plus tard seulement, deux chaussures noires, parfaitement vernies, me sont venues en aide.

Je devais rencontrer les policiers, il insistait. Je les ai vus et je n'ai même pas eu à jouer l'amnésie. Assise sur la banquette arrière, frissonnant, j'ai dit vrai en racontant que je ne me souvenais plus de l'adresse. Ni de l'immeuble, ni de la chambre. Que tout était noir. Sans doute pour le mieux. J'ai menti en expliquant que deux enfants m'attendaient. Que je devais partir, la gardienne s'impatierait. Je n'avais pas de plainte à déposer. On m'a

tendu un mouchoir, j'ai accepté. Je saignais. On a voulu me reconduire chez moi. J'ai refusé. J'ai menti encore, en disant qu'un ami viendrait me chercher. J'avais surtout besoin de marcher. Finalement, on m'a laissée partir après avoir pris en note mon nom, mon adresse. Si je changeais d'idée, il y aurait toujours un temps pour les accusations.

J'imaginai la suite. Si je portais plainte. Un juge me questionnant. Oui, j'étais entrée dans son appartement de plein gré. Oui, j'avais connu le plaisir. Longtemps. J'avais été attachée. Plus que consentante. Ensuite, il m'avait libérée de mes liens. Les avait détachés. C'était la règle. Entendue entre nous. Deux adultes prévenants. Pourtant, en voulant partir, avais-je été assez claire ? Ce n'était pas un jeu ? Et pourquoi ne pas avoir crié ? Alerté les voisins ? J'entrevois l'échec. Lamentable. La honte, toujours. Un peu plus et je demanderais pardon.



Le jour se levait quand j'ai retrouvé mon appartement. J'ai fait comme tant d'autres. J'ai enlevé mes vêtements. Les ai jetés. J'ai regretté de ne pas avoir de foyer pour les regarder disparaître en fumée. Les voir se consumer, jusqu'à la dernière fibre. Ma jolie robe noire, un peu satinée. Ce soir-là, j'avais voulu qu'on me désire, qu'on me trouve belle. Mon soutien-gorge de dentelle, que j'avais remis à la hâte. J'ai réalisé que j'avais abandonné chez lui mon slip. Noir, en dentelle aussi. C'est là que j'ai pleuré. Il garderait de cette soirée un trophée, un butin qu'il pourrait caresser à sa

guise. Sentir longuement, en s'excitant. Non pas de ce que j'étais ni de ce que nous avons fait. Surtout du pouvoir qu'il avait eu sur moi. Et peut-être, s'il était pervers, il repenserait, fiévreux et troublé, à cette goutte rubis qu'il avait voulu m'enlever.

Je ne me suis pas regardée dans le miroir. J'ai pris un peu de glace. Une compresse pour ma lèvre. J'ai plongé dans un bain, en évitant les jouets des petits. En me répétant « Mère indigne. Mère indigne ». Jusqu'à ce que je me noie. La tête sous l'eau, à ne plus vouloir respirer. Lutter contre moi, pour ne pas remonter à la surface, cacher le mal, taire la honte. Depuis, il y a ces photos, d'un meuble, d'une lampe, qui me sont revenues. Et d'un visage qui ne laissait pourtant rien craindre. Que j'ai redouté de croiser pendant des années.



Il était là, souriant, cravaté, propre. Un avis de promotion d'une grande entreprise qui occupait une partie de la page d'un quotidien. Dans une autre vie, un avocat m'avait agressée. Qui défendait-il maintenant ? Les agresseurs, les truands, les violeurs de son espèce ? C'est par cette publication, avant Laurent, que je l'avais appris. Laurent qui était venu, trop rapidement, tout emporter de mes peines, de mon passé. J'avais presque pardonné. Depuis Julien et cette rage qu'il avait décelée, j'en ai fait mon objectif. Casser la gueule à ce salaud aux mains blanches. J'ai donc retrouvé son nom ainsi que le lieu où il se rendait,

respectable. Autant de présents, précieux. D'une valeur incalculable.

Pendant des jours, je me poste devant la porte de garage de l'immeuble où il travaille. L'exercice demande beaucoup de patience. Une surveillance constante. Je ne suis pas douée. Je néglige ma tâche, me laisse distraire facilement. Un couple qui s'enlace. Un vieillard qui peine à marcher, même avec sa canne. Je ne peux rien faire pour l'aider. Et je me concentre de nouveau. Je finirai par le surprendre, le reconnaître au volant d'une voiture. De luxe, sans doute. Tard le soir, aussi. Impossible d'atteindre les sommets d'une entreprise sans y sacrifier la moitié de son existence. Sans n'en sortir que la nuit venue. Les enfants couchés.

Je ne me suis pas trompée. Un soir, je le repère. Je faisais le guet depuis quatre heures déjà. J'éprouvais de plus en plus de considération pour les détectives privés. On s'invente qu'ils mènent une vie et des enquêtes passionnantes. Je sais maintenant qu'ils s'ennuient solidement. Ils n'ont d'autre choix que de se résigner à l'attente.

C'est bien lui. Il a changé, juste un peu. Je suis paralysée. Je ne le piste pas. Il faut deux autres séances de filature tardives pour que je me décide à le suivre jusque chez lui. Le quartier le plus huppé de la ville, avec d'immenses résidences en pierre, de vastes balcons, des arbres centenaires. Des terrains impeccables, manucurés, soignés, où l'on ose à peine marcher. Je le vois descendre de sa voiture. Ouvrir la porte d'un foyer à la lumière dorée à

l'intérieur. Avant de partir, j'aperçois un panier de basket-ball fixé au garage. Il est père maintenant.



Je ne peux repousser ces images. Celles de cette masse, suante, trop lourde, me prenant brutalement. Il accueille maintenant, dans le creux de ses bras, les peines, les frayeurs de ses petits. J'imagine aussi ce corps qui m'a fait mal sur celui d'une autre femme, qui le désire. Qui vient de lui murmurer à l'oreille : « Fais-moi un enfant. » Comme je l'ai dit à Laurent, la première fois où nous avons fait l'amour. J'imagine leurs regards, le sourire d'une acceptation muette et l'émotion de ces futurs parents. Puis je revois l'ecchymose sur mon visage. Que j'ai maquillée, camouflée, pour ne pas affoler les enfants. Les miens, ceux que j'avais déjà. Et je pense aux siens.

J'espère qu'il a été doux et tendre en les concevant.

CHAPITRE 7

Elles sont là, tendues vers lui. Prisonnières de ces bandes qu'il m'enlève doucement. Qui servent à me protéger. En les regardant, surtout la droite, légèrement ensanglantée, encore boursouflée, il ordonne :

— Tu arrêtes. Je ne veux pas te revoir avant dix jours.

Vince s'inquiète pour moi. Même avec son pantalon de jogging, sa chemise de coton entrouverte sur son torse poilu, il impose le respect. Il mène comme un patriarche, d'une poigne de fer, le gymnase. Lorsqu'il parle, on l'écoute. Même les plus forts, les plus musclés, les plus aliénés par les coups reçus lui obéissent. Sans le connaître, on imagine qu'il a eu cent vies. Avec son sourire à la dent dorée, avec ses vêtements dépareillés, il semble tout droit sorti d'une autre époque. Lorsqu'il veut être chic, même en plein gymnase, il porte un habit et un chapeau qui lui donnent une allure d'enfer. C'est un chapeau à la bordure assez étroite, retroussée vers le haut.

— C'est un *pork pie*, je l'ai acheté à New York, m'a-t-il déclaré, gonflé d'orgueil.

Aussi fort qu'il puisse l'être, il a sous-estimé la rage de la petite femme devant lui. Sa détermination aussi. Je

l'étonne, je crois. Je l'émeus aussi. Ce soir-là, il me met à la porte du gymnase. Je dois me réparer.

En observant mes doigts, il ajoute, avec une rare tendresse :

— Ces mains sont faites pour aimer.

Dans un élan inhabituel, il les porte tout près de sa poitrine. En me regardant, il répète :

— Julia. Tes mains sont faites pour aimer. Tu m'entends ?

Il a raison. Un jour, sans doute, je serai capable de caresses. Généreuses, douces et amoureuses. Pour l'instant, même hors du ring, hors de la salle d'entraînement, je marche les poings fermés.

— Dix jours, c'est une éternité. Je vais perdre mon énergie.

— Tu te reposes. Tu manges. Tu dégages.

Je vais lui obéir. Je l'enlace.

— Merci, Vince.

J'ai devant moi une plage de répit. Et de guérison.

◆

Les bras posés sur des sacs de légumes congelés, je suis étendue sur le plancher du salon. Celui sur lequel j'avais rampé déjà, en voulant fuir mes sœurs et ma mère. Elles s'étaient heurtées à une porte close. Je ne voulais pas qu'elles me voient. J'étais dans un sale état. Elles s'émouvaient avec raison. Et moi, je reniais ma fratrie. Il y a de ces peines que l'on doit vivre seule. Du moins, c'est ce

que j'imaginai à l'époque.

Immobile, souffrante, la perspective de dix jours sans l'odeur et les bruits du gymnase, sans les coups libérateurs, m'apparaît tout de même interminable.

Les brefs échanges avec Vince vont me manquer. Il ne les gaspille pas, les mots. Son vocabulaire est assez restreint. Il choisit malgré tout ce qu'il y a de mieux. De plus percutant. Certains jours creux, il parvient à me donner envie de le taper plus volontairement encore.

— Et la ruelle, elle était comment ?

Je cogne avec violence sur le sac de frappe. Je voudrais qu'il éclate. Voir les morceaux de tissu flotter dans l'espace, quelques instants, comme un éclair de couleurs dans ce terno gymnase. Certains exaltés s'acharnent sur des poches remplies de sable. Trop dures, inutiles, selon mon entraîneur. Les étoffes, bien pressées dans le sac, conviennent mieux à ma colère, me dit-il sérieusement.

— Ta côte, elle va bien ce matin ?

Je voudrais défoncer le sac. Ça frôle l'indécence.

Ses provocations, bien calculées, font effet. Venues d'un autre, elles me sembleraient odieuses. De ce vieillard, elles m'amènent plus près du but. Je trouve la fureur que j'aurais voulu avoir, il y a treize ans, dans cette chambre miteuse. La colère qui m'a fait défaut. Ses paroles multiplient mes forces. Cet homme fier, gonflé de bonté et d'orgueil m'a fait une promesse. Je casserai le nez de celui qui a pris trop de moi.

Mes mains sont dans un pitoyable état. J'ai la vague

conscience de me punir. De m'imposer une nouvelle souffrance qui m'aide à purger ma douleur. Celle que j'éprouve à l'idée de ne pas avoir décelé la peine de mon amoureux. J'ai ignoré son mal de vivre. J'étais aveugle, complètement occupée à mon bonheur trouvé. Les gens heureux sont si égoïstes. Je l'aimais plus que tout. Il m'a leurrée, jusqu'à sa dernière sortie.

J'observe mes blessures et je pense à tout ce que je serais incapable d'accomplir. Je ne pourrais pas écrire. Mes doigts ne supporteraient pas le poids du stylo ni la pression sur les touches d'un clavier. Ni jouer avec mes cheveux ni lire, incapable de tourner les pages.

Je suis handicapée. Je m'allonge sur le sol. Et je m'endors.



La lumière du jour me réveille. Un rayon, directement sur les yeux. Je sens d'abord sa chaleur. Je vois, derrière mes paupières fermées, un peu de rouge et d'orangé. Lorsque le violet apparaît, je bouge lentement mes doigts. Péniblement, je me relève. Les deux sacs congelés ont fondu. Mon dos épouse la raideur du bois. Je me traîne jusqu'à mon lit où je me hisse, avant de m'y effondrer. Plusieurs heures encore.

Dans le silence, je perds la notion du temps. Celui qui file pour les heureux, qui s'éternise pour les autres. À mon réveil, il est seize heures. Vince ne s'était pas trompé. J'avais besoin de repos.

L'intensité de mon entraînement, sa fougue, m'ont éloignée du monde réel. Je ne pense à rien d'autre. Dans mon lit, entre deux sommeils, je répète les jeux de pieds. Ces valse brillamment étudiées, presque gracieuses. Immobile, je corrige les mouvements du corps. Les échappées, le repli, la position de ma tête. Un peu penchée mais pas trop. Pour éviter d'être saisie.

Je m'endors sans penser à Julien. Il n'y a qu'à Laurent que je souhaite bonne nuit. Comme tous les soirs depuis son départ. Mon amoureux que j'embrasse, dans un vide cruel.

Je suis éreintée. De corps et d'esprit. Je n'ouvre plus la boîte aux lettres. Je ne sors plus de l'appartement, me fais même livrer les repas. L'isolement avant le combat.

Au cinquième matin, je vais mieux. Je me retiens d'appeler Antoine. De lui dire qu'il sera fier de moi. Très bientôt. Qu'il ne reconnaîtra pas sa mère dans un ring. Je l'impressionnerai sans doute.

Je voudrais parler à ma fille. Lui demander qu'elle m'explique ce phénomène étrange. Cet émoi que je ressens en déroulant mes bandages. Comme un dédoublement. Le geste me fait sortir de mon corps. Mieux que dans ces narrations où je survole le présent. Je suis ailleurs. Invincible. Au sommet d'une montagne, à la tête d'une armée, menant les troupes vers la conquête. Je m'imagine navigatrice solitaire sur un océan qui ne m'effraye plus. D'un courage absolu.



Ma vie, sans la senteur du cuir des gants, sans les sourcils rebelles de Vince, sans le goût salé de ma sueur, me semble morne. Vide et inutile. Il n'y a que du protège-dents, qui me donnait encore de puissants haut-le-cœur, que je ne m'ennuie pas. Je reprends lentement mes forces, mais je reste dépouillée, moralement. Avec l'entraînement, mon existence est meublée par l'action. Je dois faire place à une certaine spiritualité. Il est temps que je me trouve une religion. Que je croie en quelqu'un de grand. De bon.

C'est en faisant les courses dans mon quartier que je trouve. À ma façon, j'ai une vision. Le mois d'avril débute. Les rues sont sales. Je traîne deux sacs, trop lourds, bourrés de fruits et de légumes. Je me prépare pour la suite, à coups de vitamines et d'heures de sommeil. Et je passe, comme je l'ai fait si souvent, devant un local où l'on donne des cours de yoga. Une affiche retient mon attention. Elle est orange, entourée de dessins de mains tendues et de bougies. Il y est inscrit : « Horaire du printemps. » On peut y lire les cours à venir. J'ai le choix entre « Respirer pour changer le monde », « Méditer pour un avenir meilleur » et, tout en bas, ce cours, comme une illumination : « Comment bâtir un autel. » Elle est là, ma réponse. Je pourrai méditer, me recueillir à la maison. Seule. En tête à tête avec un Dieu que je ne tiens pas à partager.

Je me rappelle ce voyage lointain, à Bali. J'avais été séduite par le cérémonial des offrandes. Partout sur l'île, on

croisait des femmes vêtues de couleurs chaudes. Elles portaient sur leur tête de petits paniers tressés de feuilles de bananiers, chacun affichant son lot de trésors safranés garnis de fleurs, d'encens, de bonbons ou de gâteaux. Ces offrandes, dont j'aimais la symbolique, on les trouvait partout, devant les demeures, dans les taxis, les hôtels, et même posées directement sur le bord de la route. Ce rituel matinal et généreux me semblait plein d'humanité. Offrir, dès mon réveil, m'élèvera plus haut que les gestes banals du quotidien. J'ai oublié de dire merci.

Alors je m'inscris. J'aurai ma leçon, samedi prochain, avec d'autres sans-abri de la religion. Sans domicile fixe, sans foi, ni Dieu. Sans endroit pour les recevoir si le pire survenait.

Je ne veux pas de l'enfer, ni flamber pour l'éternité. Si je me fie à la nature des hommes, l'endroit est surpeuplé. Je ne veux guère plus de l'Éden. Être la voisine des saints me déplaît tout autant. Je les trouve étranges. Croisant au hasard sainte Thérèse d'Avila, je ne manquerais pas de lui parler de la souffrance. Celle que certains d'entre nous apprécient, celle qui donne du plaisir. J'ignore où nous mènerait toutes les deux cette conversation. Elle serait sûrement intéressante, mais pas assez pour me convaincre d'un séjour au paradis.



Tirant sur les manches de mon gilet, dans l'espoir de dissimuler mes blessures, je me présente dans ce local mal

aéré. On y sert du thé en fleur, qui s'épanouit dans l'eau brûlante. Un cinquantenaire, rougeaud, potelé, vêtu de coton pourpre, nous accueille. Nous sommes seize en tout. Des jeunes et une vieille dame à qui le bon Dieu a dû enlever, trop tôt, l'homme qu'elle aimait. Elle lui en veut sans doute. Et a décidé de le tromper avec un autre. Moins cruel.

Tous ces anonymes, en quête de plus grand, me fascinent. Je ne sais pas m'en priver. Je prends une large photo de groupe, dans ma tête. Je la garderai en mémoire. Je tenterai, comme souvent il m'arrive, de leur trouver chacun un récit, un passé. D'identifier leur motivation. Le prétexte qu'ils ont pour vouloir se recueillir, seuls, loin des regards, devant leur propre autel.

Et c'est ainsi que, dans un parfait inconfort, nous nous assoyons sur un tapis, en position du lotus. Comme la fleur déboutonnée. L'homme qui devient de plus en plus rouge nous explique tout. En ne se pressant pas. La veuve en colère et moi changeons de position. Nous partageons même un petit banc de bois, que je caresse tout le cours.

Une éternité ou deux heures plus tard, je suis prête. J'ai retenu l'essentiel, rien de plus. J'ai perdu le fil. Mes doigts sur le bois me ramenaient à mon doux ébéniste. Puis à la table où j'ai été prise par lui, et par Julien le 31 décembre. J'ai été, comme toujours, une mauvaise élève. Je ne me souviens plus très bien s'il y a une heure pour se recueillir, si on peut le faire à répétition dans la journée. Je sais que le matin, je dois faire mes offrandes.

J'ai osé croire que la vie pouvait me surprendre. De belle façon. Qu'elle pouvait même m'offrir plus de sept mois de trêve. J'ai vécu le grand amour sept petits mois. Demain, le 9 avril, il y aura une année et demie, jour pour jour, qu'il s'est enlevé la vie.

Depuis, malgré mes résolutions et mes espérances, trop d'éclat m'éblouit. Trop de rires me font craindre le pire. Et trop de temps juste pour moi me ramène à ce matin d'octobre où j'ai appris l'impossible. J'ai été muette durant soixante-sept jours. Un peu comme à la boxe, je me relève. Je retombe aussi. Un jour, je ne vacillerai plus. Je me tiendrai droite devant mon autel et le reste du monde.



Apprendre le recueillement réel, bien senti, est devenu ma mission. Pour l'instant. J'ai trouvé le coin idéal dans ce qui avait été un débarras. J'ai installé une petite table, des coussins. J'ai déniché de jolis bols pour y mettre l'eau. Celle qui apaise la chaleur et les passions. Qui lave notre esprit. À défaut d'acheter des fleurs au quotidien, j'ai choisi un pot avec une plante qui se passe de trop de soins. Il n'y aura pas d'encens, j'en déteste les relents. J'enfreins déjà une règle. Ce n'est pas d'hier, je ne respecte rien. Même le sacré. La lumière, bien sûr, je l'honore. J'ai acheté des bougies. Autel ou non, c'est un besoin chez moi. Elles illuminent les soupers, les bains brûlants et mes ébats nocturnes. Ma peau devient ambrée et chaude sous leur lueur. Et lorsque je les souffle, c'est que le plaisir vient

de mourir. Comme leur flamme. Sur mon autel, elles éclaireront mon esprit.

J'apprécie l'idée de l'eau parfumée. J'ai préféré l'eau de lavande, qui nettoie tout. Qui évoque un certain voyage en Provence. Une photo de famille, une vraie, prise dans les champs.

Quelques minutes plus tôt, nous hurlions. Les abeilles adorent la lavande. Elles en font un miel goûteux. Nous étions parmi elles. Nous venions d'interrompre leurs agapes quotidiennes. Elles nous en voulaient. Elles tournaient, offensées, autour de nous. Nous étions de trop à leur table. Il avait fallu les mots de François pour nous calmer. Pour nous implorer de reprendre nos esprits. De cesser de crier. Et de poser. Avec des sourires qui semblent si naturels sur la photo. Qui cachent tous les tremblements, qui taisent tous les bourdonnements qui nous entouraient.

Je dois également offrir un fruit, de quoi manger. Ça ne pose pas problème, c'est l'abondance dans le frigo. On nous suggère aussi la musique. Dans mon cas, il n'y en aura pas. Je connais le silence. Il ne m'effraie plus. J'ai su l'appivoiser. Aujourd'hui, je l'apprécie. Même s'il n'est jamais parfait.

Mon installation terminée, je m'assois devant ma table sacrée. Je veux faire le vide, me défaire de tout ce que je trouve laid, de tout ce que je déteste. De ce que je suis. De ce que je ne me suis pas encore pardonné. Je dois y arriver.

J'inspire profondément. Ma gorge se noue. Je ressens le besoin soudain de la bonté de Laurent, de sa voix

réconfortante. L'ébéniste qu'il était m'aurait fabriqué un autel à mon image. Il serait arrivé, fébrile, pour m'en faire la surprise. Il aurait voulu apprendre avec moi. Et lorsque je lui aurais parlé de l'enfer, celui qui m'habite depuis que je suis toute petite, il m'aurait juré qu'il n'existe pas. Que c'était un mensonge odieux. Qu'il avait, contrairement aux dragons et aux sorcières, terrorisé même les plus grands, même les plus instruits. Que c'était là, hélas, la force de tant de cultes : nous faire croire n'importe quoi. Je l'aurais écouté, blottie contre lui où j'avais trouvé ma place. Il me manque. Terriblement.

Je pourrais me changer les idées en pensant au sexe. Qui m'a donné l'illusion de remonter à la surface. Mais je suis toujours blessée. Mon amant, Julien, consulte les annonces des quotidiens, les sites internet aussi. C'est son droit absolu. Je ne suis pas de celles qui entravent les libertés et les pulsions. L'insupportable est d'admettre qu'il ne m'a pas choisie. Que je ne lui suffis pas.



Devant mon autel bancal, je ne m'élève pas. Je flotte encore moins. Je rampe plutôt sur le sol de mes infortunes.

Je ferme les yeux et inspire très fort. Je formule, sans voix, dans ma tête seulement : « Il n'en est pas toujours ainsi. » Une pensée bouddhiste sur l'impermanence. On s'y accroche quand rien ne va. On la renie lors des épisodes bénits. J'inspire encore, profondément, par le nez. Jusqu'à m'en étourdir. Je bloque à la hauteur de ma poitrine. « Il

n'en est pas toujours ainsi. » En entrouvrant à peine les lèvres, je laisse filer l'air. Je fixe les fleurs, l'orange et les bougies. J'y fonde tous mes espoirs. J'y dirige tous mes efforts. Ma pensée volage se montre plus forte que mes intentions.

Je délaisse les eaux, les fruits et les flammes dansantes. Devant la petite table, je m'imagine sortant de la voiture. Me dirigeant vers lui, pleine d'assurance. Le frappant en plein nez. J'aperçois même l'étonnement dans son regard. Ses sourcils qui se relèvent. Où m'a-t-il rencontrée ? Une ancienne collègue, une cliente ? Il n'aura pas le temps de trouver la réponse, étendu par terre, un peu sonné. Il finira un jour par me reconnaître en s'interrogeant. Où avait-il caché cette petite culotte ? Noire, de fine dentelle.

J'hésite. Devrais-je lui dire que c'est pour souligner notre anniversaire ? Les treize ans de son agression. Que c'est ma manière de célébrer ? Ou encore le maintenir dans le doute jusqu'à ce qu'il se souvienne de mon visage ? Tel qu'il l'a vu, juste avant qu'il ne le frappe. Comme une brute.



Je souffle les bougies. Fais, d'instinct, un signe de la croix. J'ai été bien dressée. Certains réflexes ne se perdent pas. Je me lève en pensant que ma dévotion est perfectible. Elle manque de ferveur. De conviction. J'ai encore à la peaufiner. Demain, je ferai mieux. Je serai au rendez-vous. Concentrée. Recueillie peut-être. Il y a six semaines que j'honore mes engagements. La boxe, le voyage sans partir,

le téléphone débranché. Il en sera de même avec la religion. C'est une question de temps avant de retrouver la foi. Ou un tout petit trou ardent, entre les nuages.

CHAPITRE 8

La religion ou la boxe ? Prier ou briser un nez ? Je sais que le chemin vers ma rédemption passe par des coups, bien solides. Ceux que j'ai appris à décocher rapidement. Moi qui, indolente, traîne chaque mouvement, je cours vers le gymnase. Mes dix journées d'abstinence sont terminées. Elles se sont avérées nécessaires, pour le plus grand bien de mes jointures écaillées. Presque guéries. Pour mon moral aussi. Je ne suis plus victime.

Vince m'embrasse. Il examine l'état de mes mains. En hésitant un peu, il accepte de me les bander, pour que je frappe mieux.

Est-ce le manque, la solitude obligée, l'énergie retrouvée ? Au premier coup donné, je perçois un spasme. En plein sexe. Je le sens même se resserrer puis s'ouvrir à nouveau, prêt à recevoir un homme. Durant de longues minutes, les bras tendus, en sueur, je frappe et connais un plaisir sourd. Je m'interroge. C'est sans doute les bandages. J'ai connu une période où ils m'excitaient profondément. Quelques amants m'ont ligotée. Un privilège. Une faveur. Un besoin de s'offrir. Les bras liés aux barreaux d'un lit, derrière le dos, à mes chevilles. Impossible de bouger. De me libérer. Je testais mon désir et

aussi ma peur. Je n'en avais plus.

Le soir où je n'ai pu m'enfuir, j'avais les mains libres. Sans entraves. Sans cordes aux poignets. J'ai pensé pouvoir me sauver. Deux coups, pleins de force, directement au visage, ont tout changé. Mes côtes éclatées sur un meuble, aussi. La violence vous lie, plus que les cordes et les chaînes. Libre toujours, j'ai dû me soumettre. J'ai attendu la fin. Et je n'ai pas bougé. J'essayais simplement de respirer.

Depuis, je ne crains pas d'être attachée solidement. J'ai connu pire.



Deux ou trois nuits, je suis allée plus loin. Sanglée à une chaise, seule dans une pièce, de longues heures. Entendre l'autre qui bouge, qui marche dans les pièces voisines. Parfaitement conscient que vous l'espérez. Qui étire l'attente. Se demander, immobile, s'il en a pour longtemps à vous faire languir. Tendre l'oreille, tenter de deviner, par les bruits et les craquements, ce qu'il fait. Écouter son souffle, croire qu'il est aussi excité. Ailleurs, dans une autre pièce. Attendre les sévices. Innocents. Frémir en le sentant s'approcher. Laisser échapper un premier cri lorsqu'il vous effleure. Ouvrir la bouche quand il vous le demande.

Je sortais de ces séances plus forte. On ne me les avait pas imposées. Je les avais désirées. Du début jusqu'à la toute fin. Je retrouvais mon logement, sans craindre le regard des autres. Ni les chaussures noires vernies ni les

questions des enfants. Il n'y avait pas de mensonges à conter. D'excuses à inventer. Je portais quand même la honte silencieuse de cette sexualité qui était mienne. Singulière. Condamnable. Je ne la partageais pas, même avec les intimes. Il valait mieux la taire. Comme ma peur de cette boule de feu au centre de la Terre, lorsque j'étais petite. Qui aurait compris la fierté que j'éprouvais en touchant les marques imprégnées sur ma peau ? La satisfaction d'observer ces tatouages charnels qui témoignaient de ma docilité volontaire ?



Mon vieillard à la dent éclatante me ramène à la réalité. C'est un autre jour d'entraînement. J'ai retrouvé avec plaisir la corde à danser, le sac de frappe sur lequel on peut jeter tout son fiel, le ring et l'odeur rancie du gymnase. Pourtant, il y a des journées où je me perds tout entière dans mes pensées. J'ai envie d'être ailleurs, mais je suis en devoir.

— Tu attends qu'il soit sur l'herbe. Il doit tomber sur le gazon, me conseille-t-il. Sinon tu peux le tuer. Crois-moi, tu ne veux pas te réveiller en taule.

Je l'écoute à distance. Certains jours, j'ignore ma vengeance. Le gymnase m'opprime. Je rêve de grand air, de la mer, de la lune. Celle que je regarde, que j'enferme dans ma paume avant de la porter à mon cœur. Plus forte que moi, cette manie rend fou Antoine. Exaspère sa sœur. Lorsqu'elle me surprend, Marion lâche un « Mais tu as quel âge ? » découragé.

J'aimerais lui répondre que j'ai l'âge de celle qui croit encore. Qui rêve de plus grand, qui y arrivera lorsqu'elle aura tout réglé. J'ai la certitude que bientôt je tirerai un grand trait sur treize années de ma vie. Secrète. Si loin de celle que nous avons partagée en famille. Tout près de celle qui me rattrape la nuit venue. Je me suis perdue bien avant le départ de Laurent. Dans mon lit, je me suis brûlée, consumée. Pour les enfants, j'ai réussi à renaître de mes cendres. Chaque matin.

— Promis, je me protège. Il sera sur la pelouse.

— Et tu vas t'y prendre comment ? demande Vince.

Je lui explique qu'à l'aube je vais ramasser ses journaux. Ceux qui sont toujours déposés au pas de sa porte. Je vais les lancer plus loin sur la pelouse. C'est lui qui sort les cueillir. Après un mouvement d'impatience, il se rendra tout de même les chercher. Pieds nus. Ça aussi, je l'ai noté. C'est là que j'avancerai. Il sera très tôt. Ses réflexes seront encore endormis, les miens amplifiés par l'adrénaline.

— Je ne le tuerai pas.

Et je recommence à asséner des coups à un ennemi absent, en souhaitant à mon agresseur un nez déformé. Pour la vie. Sinon quelques points de suture. Une cicatrice qui, devant son miroir, le ramènera à cette nuit où je ne voulais plus. Où il en avait décidé autrement.

Il devra aussi s'expliquer à sa femme. Qui s'agitiera. Qui posera des questions. On ne se fait pas attaquer sauvagement si l'on n'a rien à se reprocher. Les êtres purs sont en général à l'abri des coups vicieux. Il arrive qu'ils en

soient victimes. Ils ne comprennent pas. Et ils ne s'en remettent pas, jusqu'à ce que justice soit rendue. La mienne est prévue dans deux semaines. Au mois de mai. Le mois de Marie, du vert tendre des arbres. Du mauve des lilas et des coups.

CHAPITRE 9

Le chœur de l'aube. C'est lui qui me réveille. J'aime cette jolie et juste formule. Elle traduit si bien le chant des oiseaux avant que le jour se lève. Ils chantent, pour séduire. Ils crient, pour échanger. Les commères à plumes et les séducteurs du coin sont à ma fenêtre. Ils la remplissent de leur voix.

Je me lève à cinq heures. Malgré tout, l'horloge me bouscule. C'est maintenant ou jamais. Malgré la gaieté de ce que j'entends, j'ai le vertige. S'il me frappait encore ? S'il me reconnaissait avant de m'assaillir ? Je redoute l'injustice du scénario qui ferait de moi une victime. Encore. Si je restais figée ? Incapable de bouger. Là, devant lui.

Je retiens mon souffle. Je compte comme avant. Après Laurent. Lorsque je me noyais sous l'eau. Dans ma baignoire. Souffrante. En espérant ne plus remonter. À la surface, à la trop dure réalité. 15, 16, 17. Si j'abandonnais ? Ce serait plus simple. 22, 23, 24... Les nuits à mal dormir, mon entraînement, mes jointures abîmées. Les heures à suer dans un gymnase crasseux doivent me servir. Je ne peux pas lâcher. 38, 39, 40...

Je me lève. J'enfile mon survêtement, mes souliers. J'emporte avec moi mes gants. Et un sac bien rempli. L'idée

m'est venue hier soir. On ne sait jamais, il peut servir.

Juste avant de laisser l'appartement, je reviens vers mon autel. Je change les bols d'eau. J'y dépose une orange, toute fraîche. J'allume une bougie et je demande à être délivrée. Une fois pour toutes. Je prie pour l'impermanence. Pour passer à autre chose, dès ce matin. Je pleure, juste un peu, sur ces treize années de mauvais sommeil. Seul Laurent a su m'en sauver. En me levant, je pose un doigt sur la cire brûlante. C'est plus fort que moi, une dernière douleur avant la libération.



L'aurore est faite de promesses. Le ciel prend des airs d'œuvres exposées au musée. Un rouge qui se dégrade en des tons encore plus ardents. La ligne d'horizon, en feu, annonce que le jour approche.

Je me gare devant la maison de cet homme souriant dans un avis de promotion. Il habite avec ses deux garçons d'une dizaine d'années et sa femme, élancée. Très blonde. J'en déduis qu'il n'aime pas les petites au teint foncé. Celles qui jouent les ânes de la crèche. J'en ai payé le prix. D'interminables instants.

Est-ce qu'il s'en souvient ? Parvient-on à chasser de sa mémoire les gestes ignobles qu'on a faits ? Je ne suis sans doute qu'un lointain souvenir. Une erreur de jeunesse. Moi aussi j'ai gommé quelques épisodes peu reluisants. J'ai blessé à mon tour. Presque cruelle. À une certaine époque, plus on s'intéressait à moi, plus je m'éloignais. Je préférais

l'indifférence. Je méprisais ceux qui s'entichaient, qui déclaraient leurs sentiments. De cette période, il ne me reste qu'un vague désarroi. Un brouillard qui ne se lèvera pas. Un flou, pas même artistique.

Les journaux attendent déjà à la porte. Ils ont été lancés, plus tôt, par un camelot qui, chaque matin, ne rêve que d'une chose : terminer sa tournée au plus vite. J'enfile un seul gant, le droit. Je cours, lance les papiers roulés un peu plus loin. Je fais le guet, derrière un arbre. Je ne dois pas être vue des voisins. Être interrompue alors que mon plan touche à sa fin.

Il apparaît sur le seuil. Un pantalon de coton, le torse nu, musclé. Je crois apercevoir une pointe d'irritation. Les quotidiens ne sont pas à ses pieds. Il foule le gazon parfaitement taillé. Il se penche. Il n'a pas le temps de se relever complètement. Il m'aperçoit tout de même. Une fraction de seconde. Après quoi il reçoit un coup solide, rapide, en plein nez. Comme dans mes rêves les plus fous, mes souhaits les plus chers, il s'effondre. En portant les mains à son visage. En gémissant. Il n'est pas mort. Je cours vers la voiture, largue mon gant sur le siège arrière. Et je m'enfuis.

Mes genoux tremblent. Je n'ai plus de contrôle sur eux. Mon cœur s'emballe. Ma mission est accomplie. Je ne sens plus ma main. Portée par l'adrénaline, l'allégresse de mon triomphe, je roule. Sans répit. Sans m'arrêter. Pendant seize heures.

SECONDE PARTIE

CHAPITRE 10

« Belle Marion,

J'espère que tu vas bien.

Chaque matin, j'ouvre les rideaux et je vois les dunes, plus loin la mer.

Je loge dans un petit hôtel au charme démodé. Un édredon fleuri sur mon lit, une profusion d'oreillers en duvet, une tapisserie aux dessins de lierres. L'ensemble me ramène à la résidence de mes grands-parents. Un brin nostalgique et tellement romantique.

Tu détesterais.

Je prends du mieux. Évidemment, avec tes études, tu saurais trouver les mots justes pour décrire ce que je vis. Je me remets de tout ce que je n'ai pas su soigner.

Et avec le vent salé, mes heures de promenade, je me répare bien vite.

J'ai hâte de te revoir.

C'est pour bientôt.

Je t'aime. »

Assise à la terrasse d'un café, je donne signe de vie. Je raconte mon voyage. Je suis arrivée ici par hasard. Éreintée par tant de route et d'émotions. Il y a maintenant trois

semaines que j'habite ce petit hôtel d'un village sans âge. Qui vit au gré des marées, des saisons et des pêches. Rarement miraculeuses si je me fie aux véhicules abîmés qu'on remarque au port. J'aurais pu poursuivre ma correspondance en ajoutant que, dans ma chambre, les savons, les shampoings, les bains moussants sont tous à la rose. Il flotte un parfum suranné qui finit par gêner. Et qui me ramène à ce jeu insolite que je m'imposais, toute petite.

Pour souffrir un peu, comme les saints et les martyrs, je sentais les roses, en posant mes mains nues sur les épines. Je détestais la surprise de la douleur. Une chute à vélo, l'attaque d'un moustique me faisaient hurler. J'étais attirée par la souffrance que l'on choisit, que l'on s'impose, histoire de se croire plus forte. J'appréciais l'apparition d'une perle de sang sur le bout du doigt. Que j'observais soigneusement. Lorsque je me sentais brave, j'appuyais plus fort pour qu'elle devienne imposante, bien rouge, juste avant de la sucer.

Ma lettre aurait pu s'étirer, aussi, par la liste des gens que je croise, jour après jour. Il y a la propriétaire de l'hôtel, une veuve élégante au regard bienveillant, qui prend soin de moi. Elle a pris l'habitude de frapper à ma porte et de me souhaiter bonne nuit. Certains soirs, j'aimerais qu'elle me borde en tirant sur le duvet, qu'elle replierait sous mon menton. Elle pourrait même me donner un baiser sur le front. J'ai besoin d'une mère, de son soutien. Surtout lorsque le vent se heurte aux fenêtres. Que l'hôtel en tremble un peu, secoué par l'invisible.

La nuit, lorsqu'elle me voit partir avec ma couverture,

elle ne peut s'en empêcher.

— Soyez prudente ! Pas trop près des vagues !

Je vais m'étendre sur la plage pour scruter le ciel. Elle craint que je sois emportée par une lame. Pourtant, je suis revenue de tant de noyades. Seule dans mon bain où j'ai trop souffert. Où j'ai rêvé de sombrer pour échapper à ma peine. Tout est derrière. Ces heures nouvelles à observer la voûte, à regarder les étoiles, à tenter de trouver celle de Laurent qui veille sur moi, deviennent de moins en moins tristes. Je retrouve un fragment de mon enfance. La fascination pour ce qui brille de si haut. Petite, je m'étendais sur le gazon, devant la maison. De là, je faisais un merveilleux voyage. En cachette, je me nourrissais d'étoiles. Je tendais le bras, j'en saisis une et faisais mine de la manger.

— Ça goûte bon ? questionnait ma plus jeune sœur.

Il n'y avait qu'elle pour ne pas s'affoler, pour comprendre mon jeu.

— C'est un peu sucré, mais tu dois les laisser fondre. Fais attention, choisis-les bien, il y en a qui sont piquantes.



Dans la version allongée de ma lettre, j'aurais poursuivi en disant que j'éprouve une admiration réelle pour les pêcheurs. Leur courage. Certains matins, si j'étais l'épouse d'un marin, je lui ordonnerais de ne pas prendre le large. De rester jusqu'à ce que la mer lui fasse signe que les vents et

les dangers sont passés. Souvent, je me rends au quai. Je les observe. Je m'étonne. Je n'en désire aucun. Je ne veux pas d'homme pour l'instant. À l'occasion, l'un d'eux me fait un signe de la main. Et me crie que la journée a été bonne ou que c'était la tempête, plus haut, sur la mer.

J'aime cet endroit figé dans le temps qui s'anime avec l'arrivée du courrier ou le passage de l'aiguiseur de couteaux. Il y a même une cabine téléphonique toujours occupée le soir. Ici, les gens n'éprouvent pas le besoin de changer. Le cœur du village est parsemé de boutiques qui ouvrent leurs portes pour la belle saison. De cafés et de restaurants, au personnel encore ravi de vous recevoir avant d'être envahi par les touristes. Je m'y trouve à la bonne saison.

À la librairie, j'ai acheté des cartes postales. Comme j'avais trop à écrire, j'ai plutôt pris le papier avec l'en-tête de l'hôtel, le Port Inn, joliment gravé. Pour mon fils, qui redoute mes confidences, j'ai tenté d'être posée, réservée. Sans succès.

« Antoine !

Je m'ennuie de toi.

Je pense à vous très souvent, surtout en regardant la lune...

(Eh oui, je la porte toujours à mon cœur. Mais rassure-toi, à l'abri des regards. Personne ne me voit...)

Je passe des heures à fixer les vagues et je m'étonne encore de leurs mouvements. Elles ne prennent jamais de repos.

Je fais un beau voyage.

J'espère que tu ne manques de rien. Je t'entends d'ici soupirer... Me dire que tout va bien et que tu as vingt et un ans.

Je sais. Alors je cesse mes inquiétudes.

De retour bientôt.

Je t'embrasse. »

J'ai assez écrit. Le reste, je le dirai de vive voix. À la famille et aux amies. Il me reste un dernier mot à rédiger. Une seule carte postale servira. J'ai noté l'adresse avant de partir. Un gymnase et un homme, à qui je dois la victoire.

« Vince,

Merci de m'avoir appris.

D'avoir été là.

Tu as vu ? Il est tombé sur le gazon. »

Je ne me suis pas arrêtée. Pourtant, je l'avais aperçu. En regardant dans le rétroviseur, j'avais distingué une longue voiture américaine, puis son conducteur. J'avais reconnu mon entraîneur et son chapeau des beaux jours. Il a assisté à la scène. De loin. Sans intervenir. Il était prêt sans doute, mais j'ai vaincu. J'ai poursuivi ma route. Je n'étais pas en état. Je n'avais rien à partager. Je me demande combien de matins il s'est posté là, à m'attendre. Comment il a pu trouver l'adresse. Cet homme entretient de ces relations qui vous donnent toutes les réponses. De vieux amis qui ne s'inquiètent pas des procédés pour y arriver. Il n'y a que le résultat qui importe. Alors il a veillé sur moi. Jusqu'au bout.

Il m'a adoptée. Je le sens. Je fais partie d'un cercle très fermé. J'imagine des histoires autour de ce personnage singulier. Il a dû être beau, même avec sa dent dorée, trop visible. Il a aimé et sûrement eu des enfants. Qu'il voit peut-être. Je soupçonne une femme qui l'a mis au tapis, sans le toucher de ses mains. Ou encore je crois à une fille, la sienne, qu'il ne voit plus. Au début de la quarantaine, comme moi. Une dispute, une mort soudaine, une soirée qui s'est mal terminée... Mais je ne saurai jamais son histoire ni même un début de vérité. Vince est impénétrable. Il tait plus d'un secret. À mon tour, je le devine.



C'est fixé. Je rentrerai en juin. Pour planter le basilic et le romarin sur mon balcon. Je n'ai pas tout prévu dans ma fuite. J'ai abandonné mes fines herbes sur le comptoir. Sans soins, sans eau. Elles n'ont assurément pas survécu à mon exil.

Je serai là pour célébrer l'été avec les miens. Pour me promener au parc, prendre le soleil et les éclats de vie, bien assise sur mon banc. Sourire à nouveau aux cris des gamins, bruyants, joyeux, qui me secouaient dans ma tristesse. Je reprendrai aussi l'entraînement, seulement pour le plaisir. Sur le sable, certains jours, je m'amuse à faire quelques pas de boxe. Plus loin, totalement seule, je frappe dans le vide. Il n'y a plus d'ennemi devant moi. Simplement la beauté des mouvements. La rage en moins.

Je regarde distraitement mes cartes postales, qui ne

laissent rien voir de l'endroit où je me terre. Je tiens à conserver l'anonymat de mon refuge. Milou, Annabelle et Clara pourraient avoir la mauvaise idée de venir m'y trouver. Je n'ai déjà plus envie d'écrire. Je veux regagner la mer. Celle où je me suis posée, par hasard, après toutes ces heures de route.

J'avais repris mes esprits, mon souffle et le contrôle sur mon corps avant de traverser la frontière. Je devais éviter de rencontrer les douaniers, de les fixer dans les yeux avec un regard paniqué. Je voulais respirer normalement, comme celle qui n'a rien à se reprocher. Répondre aux questions avec une voix juste, ne pas avoir la gorge sèche. Tendre le document en femme libre, sans émoi et sans taches. Durant le trajet, j'avais compté, inspiré, expiré. J'étais soulagée. Apaisée.

J'ai remis mon passeport, presque naturellement. Il n'y avait que moi pour entendre mon cœur battant dans mes tempes. J'ai pu mentir, sans que ma lèvre ne tremble. C'est elle qui aurait pu me trahir. Elle le fait dans les situations les plus graves. À la question « Où allez-vous ? », j'ai inventé. J'ai choisi une destination que j'avais déjà fréquentée. Un hôtel où j'avais bien mal dormi. Un lieu, une adresse et un regard clair, c'était suffisant. Si j'avais dit la vérité, on m'aurait quand même laissé traverser. « Je pars parce que je viens de frapper un homme. Qui me hante depuis treize ans. Je suis des cours de boxe – regardez, ils sont là, mes gants, sur le banc –, et ce matin, je l'ai frappé. Si bien, si fort. Je suis fière de moi. Il s'est étalé de tout son long. Il a gémi. Qu'en pensez-vous, treize ans plus tard, il le méritait

encore ? »

Perplexe, le douanier m'aurait écoutée, en oubliant qu'il devait m'impressionner. Plein d'une empathie inhabituelle, il se serait penché vers moi en me souhaitant bonne route. Bonne chance pour la suite.

J'ai poursuivi mon chemin. Sans destination fixe, je n'ai pas voulu arrêter. Je n'ai pas eu faim. J'ai bu de l'eau. J'ai traversé des champs, des montagnes, des villes. Puis la nuit est venue. Je tombais de sommeil. Ce n'était plus prudent. Il fallait que je m'arrête. Je me suis posée dans un petit village côtier. Ce n'est qu'au matin que j'ai remarqué le port, les bateaux, les dunes et une immense plage de galets. Derrière, il y avait l'océan. Qui s'étirait jusqu'à un autre continent.



Je passe des heures à regarder la mer. À l'observer, la sentir, la vénérer. J'aime le vent qui l'accompagne. Celui qui soulage, qui chasse les mauvaises idées. Qui étourdit aussi. Un souffle plus grand que tout. Je ne me lasse pas du bruissement des vagues. Éternelles. Une musique si bonne pour l'esprit. Qui concède le sommeil aux insomniaques. Qui berce les cœurs fragiles. Qui console. Elle ne vous abandonne pas. Les vagues n'arrêtent jamais. Peu importe l'heure du jour ou de la nuit, elles viennent mourir à nos pieds avant de repartir. Elles nous invitent à la vie. Au mouvement perpétuel.

Ma mère me l'avait confirmé, ce jour où j'étais certaine que mon cœur avait cessé de battre. « Ton cœur, c'est

comme la mer. Il n'arrête jamais. » Et là, je me trouve immobile, devant ce bleu, un peu déchaîné aujourd'hui. Violent. Qui vient se frapper aux rochers. Qui retombe en d'énormes moutons blancs. Je viens de trouver ma religion. À partir de maintenant, je rendrai grâce à la mer.

Sans véritable croyance, j'avais réalisé, juste avant le départ, que mon autel ne m'inspirait pas. Depuis des semaines, j'avais devant moi une force incomparable. Qui imposait le plus grand des respects. Un matin, debout devant elle, j'ai ouvert les bras. Et mes poings, toujours trop fermés, depuis l'enfance. Pour cacher mes lignes de vie inachevées qui s'y traçaient un chemin hachuré, plein d'embûches. Mon frère, toujours à l'affût de ce qui pourrait m'effarer, m'en avait fait la lecture.

— Ici, c'est ta ligne de vie. Tu vas vivre vieille, m'avait-il expliqué, rassurant.

C'était trop espérer. Il s'en prenait maintenant à la ligne de mes amours, qui s'annonçaient déjà tourmentées.

— Ouf... Ta ligne est traversée de partout. Tu vas avoir quatre ou cinq amoureux. Regarde, à chaque gros trait, tu vas te marier.

La perspective d'embrasser plus d'un homme dans ma vie m'avait marquée. On pouvait se marier si souvent ? Ce n'était pas un péché ?

Bien avant de contenir ma rage, mes poings avaient abrité mes terreurs et la promesse d'amours déchirées. Il avait fallu la puissance de l'océan pour que je les ouvre, sans réserve.



Désormais, ce sera en évoquant cette mer que je me recueillerai. Je ne suis pas seule. Il y a possiblement, quelque part sur la planète, un groupuscule, une secte qui croit en elle. Je modifierai mon autel. J'y ajouterai des coquillages, du sable, une photo de la mer. Et je prierai. Pleine d'espérance.

Je demanderai de trouver la paix. D'être une meilleure personne. Je dirai aussi merci. Pour la vie, les enfants, la famille. Puis, égoïste, j'implorerai l'infini, pour ne plus recevoir la visite de Laurent dans mon sommeil. Il est venu à quelques reprises, à l'improviste, rendant mes matins gris. Je sais que certains espèrent plus que tout ces rendez-vous nocturnes avec l'être aimé, disparu. Pensent que c'est une bénédiction de revoir le visage doux d'une mère, le regard bienveillant d'un père qui les ont quittés, toujours trop tôt malgré l'âge. Ces rencontres me chavirent. Je les redoute même. D'autant plus qu'une nuit, dans un rêve, Laurent s'est penché vers moi. Plutôt que de profiter de sa présence, j'ai cherché à apercevoir une cicatrice. Que j'ai vue. Il affichait une immense marque autour de son cou. J'ai été saisie. Avant qu'il ne m'embrasse, je me suis éloignée.

Alors je prierai pour des visites plus rares et moins bouleversantes. Pour l'embrasser, sans mouvement de recul. Je ne veux plus qu'il voie ma frayeur. J'ai besoin de goûter ses lèvres. Encore. Dans mon sommeil.

CHAPITRE 11

Je vais me défaire de tous mes livres. Ceux sur les croyances, trop nombreux. Désormais inutiles. Je le ferai dès ma rentrée. Je n'en aurai plus besoin. Je n'ai plus à attendre de vision comme sainte Thérèse d'Avila ou d'autres saints. Ceux qui me fascinaient, toute petite.

Ma grand-mère possédait un vieux bouquin sur les plus grands saints. Il était abondamment illustré. Chacune des gravures me procurait d'étranges chaleurs. Je les observais, cherchant la douleur ou la bonté dans les regards de ces êtres sacrifiés. Leurs histoires, elles, me terrifiaient. Jeanne d'Arc flambant sur un bûcher. Comme elle avait dû souffrir ! Saint Jean de Brébeuf brûlé vif par les Iroquois. À sa mort, on avait arraché son cœur avant de le manger. J'avais mal pour lui. Avec la curiosité de mes sept ans, je me demandais ce que pouvait goûter un cœur. Puis il y avait le plus terrifiant de tous : saint Denis.

Certains jours de visite, lorsque je me sentais courageuse, je relisais son histoire. On l'avait décapité. Déjà, c'était affreux. Mais le pire restait à venir. Il s'était penché, pour recueillir lui-même sa tête. Il l'avait portée entre ses mains et avait marché dans Paris, jusqu'à son lieu de sépulture. Dans cette dernière promenade aveugle, il

était guidé par un ange. Jusque-là, la première fois que j'avais lu le récit, je l'avais supporté. Mais en continuant ma lecture, j'avais appris qu'il avait même fait un arrêt à une source, avant de poursuivre son chemin. Pour laver sa tête. Je plaignais les curieux qui l'avaient croisé. J'aurais hurlé sur son passage. Est-ce qu'il avait les yeux fermés ou ouverts ? Je regardais de près l'illustration, sa tête entre ses mains. Il marchait bien droit. Un ange à ses côtés. Les yeux étaient clos, je crois.

C'est l'un des premiers ouvrages que j'ai découverts. Quelques mois après avoir appris à lire. C'était trop tôt. Je m'explique aujourd'hui mes frayeurs de l'époque. Et cette fascination que j'avais pour le feu. Il m'a fallu des années pour ne pas me perdre dans ses images. Pour trouver un peu de joie autour des flammes. Mes pensées allaient surtout vers ceux qui s'y étaient consumés. Vers leur souffrance, ardente. Je voulais pleurer mais je me retenais.

Je pensais aussi à cet enseignement de mon frère. Il avait trouvé en moi une élève sage et vulnérable. Il appréciait l'effet de ses révélations. L'une d'elles m'avait indisposée plus que les autres encore. Nous marchions sur le feu. La terre n'était pas qu'une boule faite de verdure et d'océans. En son centre, elle brûlait. À l'occasion, lorsqu'elle en avait assez, elle faisait exploser les volcans. Jaillir le feu et d'immenses coulées de lave qui pouvaient vous saisir, vous immobiliser à jamais. Dans la position où l'on se réfugiait, avec les bras pour seul abri. Où l'on se sauvait, sans connaître le chemin à prendre. Celui qui nous épargnerait peut-être. Je ne pouvais mettre en doute ses

paroles. Il tenait une encyclopédie avec images à l'appui. Des corps enlacés, calcinés. D'autres endormis, qui n'avaient pas eu le temps d'être surpris. Ni de se réveiller pour assister au spectacle lumineux et terrifiant d'une coulée, d'un ciel de feu venu les figer dans la mort. Pendant quelques semaines, effrayée, j'avais marché sur la pointe des pieds. Je me faisais légère. J'effleurais le sol, pour ne pas me brûler. Pour éviter que, sous mon poids, d'une petite fissure jaillisse un peu de lave.

Je taisais tous ces tourments. J'étais assez sage pour comprendre que je ne devais pas les partager. Mes parents se seraient tracassés. Ils n'auraient pas eu tort.



Malgré ces images troublantes, je ne me suis pas dressée. J'ai été précoce dans les écrits où j'ai plongé. Même au début de l'adolescence. Il s'agissait d'un grand virage. J'avais délaissé les saints pour des œuvres défendues. D'autant plus attirantes et poignantes. J'avais commencé à garder les enfants de deux voisins. Je découvrais de nouveaux décors et surtout des bibliothèques, que j'adorais examiner. C'est une habitude qui ne m'a jamais quittée. Je pouvais y passer de longs instants. Regarder les titres, ouvrir les livres, les sentir. C'est ainsi que je suis tombée sur des écrits bouleversants. Qui allaient faire, d'une manière singulière, mon éducation sexuelle. Ils étaient placés, cachés, sur l'étagère du haut. À l'abri des regards. Inaccessibles aux mains trop petites.

Il y avait là une dizaine d'ouvrages qui m'ouvriraient les portes d'un univers que je ne soupçonnais pas encore. J'ai perdu ma virginité dans ces écrits. Plus que dans un lit. Le geste, la première pénétration n'a rien eu de très émouvant. J'avais tout lu, tout imaginé. Et c'était mille fois plus grand, plus imposant que ces trois petites minutes de sexe, entre les mains d'un adolescent maladroit.

À onze ans, je me suis émue d'*Histoire d'O*. Le traitement qu'on lui réservait, qu'elle souhaitait. J'enviais son désir d'appartenir à quelqu'un. Je rêvais d'un homme mûr, beaucoup plus vieux que moi, qui saurait m'amener aussi loin. Les princes charmants venaient d'être remplacés par un amant qui me conduirait dans un château, pour qu'on m'y dresse. Je voulais aimer suffisamment pour avoir envie, un jour, de me donner entièrement à un homme.

J'ai même volé le livre interdit, dont je revisitais des passages la nuit. Il a été caché sous mon matelas pendant plusieurs années. J'ai appris, plus tard, qu'il avait été écrit pour une seule personne. Sous un pseudonyme, son auteure l'avait offert à son amant. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle raconta. Elle voulait écrire une lettre d'amour comme un roman. À défaut d'être jeune et jolie, elle offrait un peu de son esprit, de sa plume. Ce qu'elle possédait vraiment. Et qui vaut tant. Sous l'insistance de l'amoureux secret, séduit par un tel présent, elle avait décidé de le publier. Un jour, j'aimerais écrire un roman érotique. Qui serait destiné à mon amoureux. Le prochain.



Adulte, lorsque je me suis retrouvée dans certaines positions – volontairement et avec plaisir –, j’ai compris que ces classiques m’avaient plus que troublée. Ils m’avaient marquée. Pour le meilleur ou le pire, je ne saurais dire.

La soumission ne m’étouffe pas. Elle me rend plus forte encore. À genoux, devant un homme, par choix, pour lui obéir, jamais je ne me suis sentie faible. Lui, complètement excité, sûr d’un pouvoir qu’il n’a pas, aveuglé par l’idée qu’il me domine, me fait pitié. Tant d’ignorance. Incapable de saisir le jeu, la tromperie. Que je n’appartiens qu’à moi-même. Et que si je l’écoute, docilement, c’est que j’y trouve le plus grand des plaisirs.



La mer m’adoucit. Elle me purifie. De jour en jour, je respire. Je fais le plein de ses ions. Négatifs, mais qui remontent le moral. Il y a déjà six semaines qu’elle éteint pour moi tous les feux. Je dors maintenant à poings fermés. Sur mes secrets et du sommeil du juste. Celui que je ne croyais plus atteindre.

Je vais la quitter. On m’attend. Chez moi.

Je me rends un dernier matin sur la plage. Je contemple les rochers, une vague vient s’y fracasser. Debout, en m’offrant de tout mon corps. En inspirant très fort, je fais mes adieux à l’océan. J’emporte avec moi une énergie

nouvelle. Et un peu de sable. Ce sera pour mon autel. Puis pour Laurent, le 9 octobre prochain. Deux années qu'il sera parti. Je pourrai lui dire que je vais mieux. Que j'ai tenu ma promesse. L'année sera belle.

Je prends mon sac, salue la propriétaire de l'hôtel, qui a compris que je ne cherchais pas de compagnie. Qu'elle n'avait plus à frapper à ma porte, le matin. Ou le soir, avant de quitter son établissement. La solitude plaît à certains. Je ne commettrais pas l'irréparable chez elle, là où tout est si coquet, si soigné. Il n'y aurait pas de chambre maudite, que l'on doit nettoyer. Que l'on craint de ne plus pouvoir louer.

Dans un dernier au revoir, sur la plage de galets, je referme ma main pour en faire un cercle. Je prends une photo. Dans ma tête. C'est ici que je me suis guérie.



Sur la route, je pense à Antoine et Marion. Ils me manquent. Ils sont plus forts que moi. Plus déterminés aussi. Je flotte toujours sur la vie. Je laisse les événements survenir. Je provoque rarement les situations. Eux sont tout le contraire. Ils foncent, agissent, et, jusqu'à présent, rien ne leur résiste. J'ai de l'admiration pour eux. Et tant d'amour.

Sur le chemin du retour, je m'arrête. Je prends le temps de regarder, de manger. Je pense à l'appartement, à mes projets. Et à ces recherches, qui m'effrayent toujours. Que je ne peux plus ignorer. Je dois savoir si Laurent a souffert, au bout de sa corde. J'en aurai le cœur net. J'ouvre la radio,

pour me changer les idées.

Fébrile, je retrouve l'appartement. Celui de tous mes bonheurs et des plus grands malheurs. Je renoue avec les odeurs que j'aime. Ma chambre où j'ai si souvent fait naufrage. Je vais en changer les meubles, les couleurs. Je souris en apercevant mon autel de fortune. Il n'échappera pas au grand dérangement. Une orange séchée y trône, abandonnée. Enfin, j'ai des projets. Trois mois d'exil, c'est beaucoup.



Quand ils sont petits, lorsqu'on ne les voit pas pendant une semaine, on est saisi. On constate, à tort ou à raison, qu'ils ont grandi, vieilli. Qu'ils ont déjà changé. Maintenant qu'ils sont au début de la vingtaine, l'impression reste identique. Antoine porte maintenant une barbe. Il a quelque chose de plus profond dans le regard. Marion, les cheveux en cascade, tout dorés, semble reposée. Et ils ne s'inquiètent plus pour moi. Mon départ les a soulagés.

Lors de l'annonce, que je croyais grave, ils avaient été d'un enthousiasme presque dérangeant. Je sentais que je les libérais d'un poids, d'une responsabilité qu'ils n'avaient pas souhaitée. Prendre soin d'une mère pendant des mois, la voir dépérir et souffrir ne convient à aucun enfant. Jeune ou adulte. Il n'y avait pas eu de crises, de reproches comme avec les amies. Seulement des mots d'encouragement. « Reviens-nous quand tu seras prête. »

Je l'étais enfin.



Le retour est tendre et animé. Je raconte la mer, ma chambre d'une autre époque, les pêcheurs qui me saluaient de leurs bateaux. Je leur montre mon autel, dont ils se moquent. Il est question d'une maison de campagne dont je rêve. Durant l'été, je parcours les villages et je la trouve. Elle sera pour nous tous. Une ancre, une île. Chacun aura son espace. Elle sera douce et chaleureuse. Pour les bonheurs, les peines, les réconciliations et les amis. Avant qu'Antoine ne revienne sur celle de Laurent, je prends les devants.

— Elle aurait été parfaite, je sais. Mais je ne pouvais pas habiter chez un pendu. Certains y arrivent. D'autres n'ont pas vraiment le choix. Moi, je l'avais.

— Je sais. Je n'aurais pas voulu y vivre non plus.

Antoine, qui s'était étonné, indigné aussi de me voir vendre cette maison que Laurent m'avait léguée, comprend désormais. J'ai abandonné le refuge de mes amours, la rivière, les rochers. Le bonheur ne se trouve plus dans le passé.



Lentement, je défais mes valises et je me pose. Je choisis, à coups de petits traits sur les murs, la peinture pour chacune des pièces. L'appartement y passera.

Je me fais une fête de ma prochaine visite à la librairie. Je m'imagine passant des heures devant les écrits érotiques. Refaisant ma bibliothèque, sans interdit. Si elles sont attirées, les amies, mes sœurs pourront s'y servir. Des dizaines de livres, osés, censurés à leur époque. Qui ont fait scandale. Une montagne de plaisir, des pages et des pages de fantasmes. Et je repartirai avec une rangée complète, consacrée aux délices de la chair.

Pourtant, mes résolutions, ma sérénité retrouvée disparaissent vite. Comme une flamme, d'un seul souffle.

Ça arrive au troisième soir après mon retour.

— C'est beau, tes projets, la peinture, l'autel. Mais tu devrais rebrancher ton téléphone, me dit mon aînée.

Elle se plaint de ne jamais arriver à me joindre. J'obéis.

CHAPITRE 12

Comme si une main l'avait saisi et qu'elle le comprimait, le cœur me fait mal. J'ai la gorge complètement nouée. D'un seul coup. La crainte d'être muette, encore.

Il y a un premier appel en pleine nuit. Je hais le téléphone. C'est par lui qu'un matin j'ai appris le décès de mon amoureux. Je déteste sa sonnerie. L'angoisse qu'elle nous impose. Ses attaques nocturnes. Je redeviens une enfant. Celle qui craignait le supplice de la goutte. Qui redoutait d'être tirée de son lit par le facteur. Il l'enlevait, parce que, après tout, il était son père. C'est du moins ce que disait la voisine. Je retrouve la petite fille qui se réveillait en sueur, suffoquant sous sa couette. Elle venait de rêver à saint Denis déambulant dans les rues de Paris, portant sa propre tête.

Il faut cinq coups, devenus insistants, pour que je trouve le courage de répondre. Une brève pause avant d'arriver à sortir un « Bonsoir » égaré. Puis un silence. Interminable. Et un souffle. Je jette le combiné. Il y a quelqu'un à l'autre bout du fil. Tout de suite, je vois un homme, au nez croche désormais. Il s'est sans doute levé silencieusement pour ne pas éveiller sa tendre épouse. Il a changé de pièce, pour ne pas être surpris. Il veut me faire

savoir qu'il m'a reconnue. Malgré les années, les promotions et cette demeure cossue. Si loin de son petit appartement délabré. Celui où il avait décidé qu'il n'était pas rassasié.



J'implore la mer. Il ne faut pas sombrer. Je dois rester à la surface. Elle est loin, la mer. Occupée à ses marées, à souffler quelques voiliers en dérive. Elle ne m'écoute pas. Ni ne m'aide.

Le téléphone me secoue encore. Je le débranche. Et je perds le sommeil. Au matin, je me retrouve sous une couverture. Cachée dans le placard. Petite, je m'y réfugiais pour m'éclipser de la visite. Je tremblais devant les étrangers. J'aurais dû les craindre même à l'âge adulte. Mais la chair est si faible.

Je veux me concentrer. Regagner l'énergie des dernières semaines. Comme j'ai été naïve. Je croyais pouvoir taper comme ça sur un homme et dormir ensuite d'un profond sommeil ? Je devine qu'au fond de sa mémoire il a réussi. Il a juxtaposé le visage plein de désir, un peu sauvage, d'une femme dans un lit, qu'il avait frappé par la suite, et celui qu'il a saisi dans l'instant, d'un seul regard, avant le coup qui allait lui faire éclater le nez. L'équation est simple. Il comprend maintenant. Et s'il se souvenait de mon nom ? S'il m'avait retrouvée ?

Le soir me donne raison. J'entends des pas dans la cour

arrière. Des bruits incertains. Comme si on tentait d'ouvrir la porte. Impossible de demander l'aide des policiers. Je devrais avouer que j'ai attaqué un homme, il y a quelques semaines. Que j'ai toutes les raisons de le craindre.

Pour les urgences, il n'y a que lui. Qui ne sait pas tout, mais qui devine si bien.

— Julien. Viens vite. J'ai peur.

Je l'ai fait en décembre, lorsque j'étais gelée. Il est arrivé, rapidement. Il m'a réchauffée. Calmée. C'est là que j'ai commencé à l'aimer. Quelques mois plus tard, le tombeur de toutes ces dames se rendra utile. Il volera encore à mon secours. Peu importent les rendez-vous, les cercles rouges sur un papier journal. Il comprend mes tourments.

Les policiers n'auraient pas fait mieux. Il arrive, en sueur, cinq minutes plus tard. Pour se rendre plus rapidement, pour me sauver juste à temps, il a enfourché son vélo. Il est si beau. J'avais oublié l'effet qu'il me faisait. Sa présence, son parfum. Et là, sa sueur. Comme il est difficile de ne pas flancher.

— Quelqu'un essaie d'entrer, derrière.

— Et les policiers ?

— Je ne peux pas. Il y a quelques semaines, j'ai frappé quelqu'un. Très fort.

— Il est toujours vivant ?

— Je ne l'ai pas tué. Il est ici, je crois. Il veut se venger.

Oui, il est toujours là, ce salaud qui a contaminé mon

existence. Ce n'est pas fini. Ce soir encore, je le crains. Et je souhaite son malheur. Des discussions qui n'en finissent plus avec sa pâle épouse. Les bonnes excuses qui expliquent l'agression matinale. Je regarde Julien. Je le remercie d'être là. Bravement, il fait le tour de l'appartement. Se rend jusqu'au balcon où tout est trop calme. Je touche le bois, en souhaitant me libérer de la peur. Sourde et insistante.

— Tu peux rester ici ? Il n'y a pas de piège.

— Je sais. Je couche sur le fauteuil. Va dormir.

Simple et tardive, c'est ainsi que nos retrouvailles ont lieu. Je me couche. Un homme veille sur moi.

Le lendemain, il y a une note sur la table.

« Il ne recommencera pas.

Les rats laveurs pardonnent vite. »

Je souris.



Je dois passer à autre chose. Je ne veux pas de Julien dans ma vie pour l'instant. Je mérite un homme qui me choisisse. Me désire. Exclusivement. J'ai besoin de contenter quelqu'un. Laurent s'est enlevé la vie. Mon amour, ma présence ne lui ont pas suffi. Julien collectionne les aventures d'un ou deux soirs. Je ne le contente pas. Alors je me tourne vers les amies. Celles qui ont si mal réagi à mon départ. À ce faux voyage plein d'ingratitude à leurs yeux.

Je rédige une invitation. Brève et sincère. Je pourrais me faire plus sympathique, mais les choses doivent être limpides. Je n'ai rien à me reprocher. Leur réaction à mon départ n'était pas digne de véritables amies. Elles m'ont épaulée, c'est vrai, mais mes frasques, mes mouvements m'appartiennent. Nous ne sommes pas un vaste couple. Il n'y avait pas d'explications à donner. Encore moins de permissions à mendier.

« Je suis de retour. Je vous invite à ma table.

Vendredi prochain. Ne confirmez pas.

Présentez-vous à 19 heures. »

Je n'ai pas le cœur aux messages pleins d'allégresse. Au lyrisme de certaines de nos réunions. Nous sommes des adultes. Les sensibilités des unes et des autres, leurs susceptibilités ne me disent plus. Je veux avec moi une armée. Des combattantes engagées.

J'ai préparé deux de mes spécialités. Une pâte feuilletée aux courgettes et fromage ainsi qu'une entrée de pancetta et asperges, cuites au four.

Le temps est chaud pour cette fin de juin. Il annonce un été plein de délices, de fraises à cueillir, de vêtements flottant sur les cordes à linge. Une légèreté regagnée, dont je saurai profiter.

Elles arrivent d'un bloc. Solidaires devant la transfuge. Sans attendre, elles lâchent les armes. Nous nous embrassons. Nous crions, comme avant. Il est parfois bon de mettre à l'épreuve l'amitié.

Oui, j'ai fait un bon voyage. Je me suis retrouvée. Des

feux, du volcan dans le ventre, le mien, pas celui de la terre, il ne reste que quelques fumerolles. Je ne suis plus enragée. Les dernières semaines sont résumées en peu de phrases. Il y a peu à raconter, à moins de pénétrer dans des zones retirées. Qui me sont réservées.

— Et vous ?

Clara, la spécialiste des sites de rencontres, a eu dix-sept contacts avec des étrangers et neuf véritables rendez-vous, tous déprimants. Il y a eu le jaloux : dès le premier repas, il voulait savoir s'il était le seul sur la liste. Il lui a demandé de lui prouver sa sincérité, son intérêt en fermant son compte le soir même.

Puis ce pauvre candidat, très nerveux ou malade. De la vessie. Il s'est levé à cinq reprises durant la conversation pour se rendre aux toilettes. Des envies urgentes ? Un peu de cocaïne ? Et un baveux. Dans le plus pur sens du mot. Il postillonnait à répétition. Elle se montrait patiente. Mais lorsqu'elle a reçu un peu de sa bave au coin de l'œil, elle ne l'a pas supporté et a quitté la table. D'un bond. Sans merci ni au revoir. Le bilan des échecs ne s'arrête pas là. Un autre, qui rêvait d'une grande famille, a tenu à savoir si son appareil de reproduction était viable.

Annabelle se glisse dans l'inventaire démoralisant, en rappelant tous ceux qui affichent des photos d'eux quinze ans plus tôt, avec quinze kilos en moins. Clara n'a eu qu'une seule véritable aventure, avec un pompier qui aimait allumer les feux, qui profitait de sa peau et du reste. En général, une heure après son arrivée, il recevait un message lui disant de revenir en vitesse à la caserne. Une urgence.

Au cinquième incendie imaginaire, Clara a compris. Les pompiers, trop solidaires, sont à jamais rayés de sa liste.

— Je vous préviens. Méfiez-vous des pompiers.

Je me retiens de raconter ce matin de détresse où l'un d'eux m'a réconfortée. Pour me maintenir la tête hors de l'eau. Il n'y avait pas de feu. Seulement le sol qui s'ouvrait, et moi qui me noyais. Quelques minutes auparavant, j'avais appris le suicide de Laurent. S'ils n'avaient pas été là, dans leurs habits trop jaunes et trop durs, je n'y serais plus, Clara, pour entendre tes échecs. Alors je me méfie. D'eux sans doute, mais de ton jugement aussi. Ils m'ont été précieux.

Heureusement, Milou nous ramène à la beauté des choses et des sentiments. Elle est amoureuse. J'aurais dû le deviner. Elle est arrivée avec quatre pots de glace au café et au caramel salé. Pour une armée. Elle s'est éprise du glacier de son quartier. Le bellâtre qui s'imagine que toutes les femmes sont sensibles à ses mots doux et creux. Il n'a pas tort. Milou craque pour lui. L'attend à la fermeture de sa boutique. Lui prépare des repas. Et se sent comme en Italie.

— Et il dit toujours « Bella » à chacune de ses clientes ?

— Oui. Il m'a expliqué que c'était bon pour le commerce.

— Ça ne te fait rien ?

— « Bella », non. Le « *mi amore* » m'agace un peu.

Annabelle, trop réservée, nous inquiète. Ce n'est pas qu'elle soit triste. Elle l'afficherait à coups de soupirs et de mines affligées. Elle imposerait son humeur. Elle nous

réserve plutôt son grand numéro pour la fin. L'ultime révélation. Nous devinons qu'il s'agit d'une nouvelle passion. Après le tarot, l'art thérapeutique, la cuisine du monde, on peut imaginer n'importe quoi.

Puisqu'elle attend la question, je la pose.

— Et toi, Annabelle ?

— Je vole.

— Pardon ?

— Je suis des cours de pilotage.

Milou, Clara et moi échangeons un regard inquiet. Nous saisissons notre destin. Ce que demain nous réserve. Nous nous imaginons déjà passagères d'un minuscule appareil. Prisonnières d'un autre caprice de notre amie.

— Dans un vrai avion ?

— Oui, j'ai déjà vingt-cinq heures de vol à mon carnet. Je vais vous inviter. Il paraît que je suis douée !

Je me demandais si nous allions retrouver l'appétit. J'avais eu ma dose d'émois ces derniers jours. L'idée de fréquenter le ciel avec Annabelle m'apparaît insensée.

— Je déteste l'avion. Les petits surtout.

Secrètement, je goûte ma manœuvre. Je suis sauvée. J'ai été la première à le dire. Les autres devront trouver de meilleures échappatoires. Ni l'une ni l'autre ne la convainc. Toutes deux échouent et elles voleront.

La soirée se termine plus tard que prévu. Et nous sommes toujours amies. La table de Laurent vient de traverser des heures lumineuses. Elle y prendra goût.

Comme moi.

CHAPITRE 13

Elle tombe par surprise. Comme une goutte de pluie, une seule, que l'on reçoit sur la joue. On lève les yeux vers le ciel, il n'y a qu'un petit mouton blanc, rien de plus. Alors on se dit qu'elle est venue de bien haut. On étire les bras, on tend la main et on ne sent rien. On la retourne. La paume vers les nuages, comme si elle pouvait mieux discerner. Après tout, c'est avec elle que l'on caresse.

Elle arrive, pleine d'effet. Comme un uppercut, à la boxe. Ce coup qui vous sonne. Qui vous domine, qui règne sur vous. Ce n'est pas la tête, les tempes. C'est le cerveau. Il vient d'avoir mal.

Je la cueille. Avant même de l'ouvrir, je sais ce qu'elle est. La lettre d'adieu, celle que j'ai tant cherchée. Qui brise le silence, qui n'expliquera rien, mais qui lui fera dire, une dernière fois, la plus précieuse de toutes, qu'il m'aimait.

Elle a glissé d'un livre. Un recueil de poèmes de Victor Hugo. Celui que Laurent préférerait. De mémoire, il m'en avait récité un pour m'expliquer son amour des arbres. J'avais été sous le charme.

Je dois compter. Respirer très longtemps. Souffler lentement, pour expirer la peur des mots qui attendent. Ce

n'est pas encore le soulagement espéré. Mes doigts tremblent. Je m'assois. Je reconnais le papier, celui que j'avais aperçu dans son bureau. Dans la vaine quête de ses adieux.

« Mon amour,
je souhaite que tu trouves.
Je l'ai cachée pour ne pas qu'elle disparaisse,
quelqu'un d'autre aurait pu la trouver
et la jeter.
Ne m'en veux pas,
c'était trop pour moi.
Tu n'y es pour rien
mais si toi
tu ne m'apportes pas le bonheur,
qui d'autre le fera ?
C'est peine perdue.
Je veillerai sur toi d'en haut.
N'oublie pas ma promesse,
je te protégerai toujours.
Je t'aime. »

C'est dit. Ils sont là, ses mots. Il me laissait pour toujours. Sur un « Je t'aime ». Sans le point d'exclamation qui l'accompagnait constamment. Qui me réjouissait à chacun de ses messages, de ses mots doux. Au moment d'écrire ses dernières lignes, il n'avait plus ce trait, plein d'espoir et de certitude. L'humeur joyeuse s'était effacée. C'était une lettre d'adieu, après tout.

Je ne suis pas anéantie. C'est une dernière conversation avec un mort qui me protège. J'ouvre quand même la bouche. Murmure « Merci, mon amour ». C'est ce que je ressens. De la reconnaissance. Je suis aussi rassurée. Malgré l'émotion, je n'ai pas perdu la voix.

Je relis la lettre, une deuxième et troisième fois. Et à d'autres reprises encore pendant la journée. En pleurant.

Je m'attarde à sa plume, à sa calligraphie. Mon amoureux, mon tendre condamné, ne semblait pas ébranlé. Je ne discerne pas de tremblements dans son écriture. La toute petite faille qui aurait pu faire deviner. Ces derniers mots ont été écrits avec application, sans urgence. Il n'était pas pressé, sans doute, de se rendre à sa potence. Ou encore – c'est la version que je préfère – il désirait se montrer rassurant en cette ultime occasion. Je me questionne. Aurais-je préféré des traits paniqués, déboussolés, qui auraient fait la preuve de son désespoir ? J'ai sous les yeux le testament amoureux d'un homme en pleine possession de ses moyens. D'un homme parfaitement conscient du geste qu'il va faire. Et qui n'en tremble pas. C'est pour moi l'évidence. Le signe qu'il l'avait souhaité, désiré. Que c'était là sa délivrance.

Je n'ai pas envie de répandre la nouvelle. Je veux garder pour moi le soulagement de la trouvaille. J'étire ce tête-à-tête posthume.



Antoine est le premier à savoir. Il passe souvent

m'embrasser, juste avant d'aller au cinéma du quartier. Quelques minutes suffisent pour que nous fassions le bilan de nos journées, de nos états.

Appuyé sur le comptoir, il me demande où j'en suis dans mes projets.

— Depuis deux jours, j'ai tout arrêté. J'apprends par cœur une lettre.

Il y a une pause. Qu'il meuble par un regard surpris et soutenu. Qui attend la suite.

Je sors le bout de papier. Inestimable, déjà un peu froissé.

— Je l'ai tellement cherchée. Elle était cachée dans un livre. Laurent voulait être bien certain qu'elle ne tombe pas entre d'autres mains. C'est sa lettre d'adieu.

Antoine me prend dans ses bras. Je sens sa tête qui se frappe contre la mienne. En secousses. Son étreinte se resserre. Il pleure. De soulagement, d'une libération espérée. De la tristesse imposée. Il pleure les rideaux tirés pendant des mois, la musique qui s'était tue dans notre maison jadis turbulente. Il réalise que ces derniers mots ont le pouvoir de fermer une douloureuse parenthèse. Qui s'est étirée.

— Il y a tout ce que j'espérais dans cette lettre.

Je console mon fils. Enfin.



Quelques jours plus tard, remise de ces adieux, des

sanglots secoués d'Antoine, je suis allée à la librairie de mon quartier. J'ai attendu un matin de soleil. Un temps gris m'aurait paralysée. Les ombres des arbres sur le mur, le miroir qui brille d'une rare manière et la conviction que la lettre doit me porter plutôt que m'immobiliser font le reste.

Il m'a fallu trois visites pour garnir ma bibliothèque de ces écrits qui m'ont habitée, trop jeune. Et de toutes ces lectures que je me promettais de découvrir. Je dors maintenant seule et sans crainte. L'idée d'avoir fait, en partie, la paix avec mon passé, d'avoir obtenu justice face à mon agresseur me libère totalement. Je renoue avec le sexe, sans amour, sans attachement. Par les mots des autres, juste en pensée. Il n'est plus sale, interdit ou immoral. Je n'ai plus à me punir.

On se punit d'avoir été agressée. On tente de trouver la faute. La nôtre, si peu celle de l'autre. Alors on sombre. On se lie aux mauvaises personnes, les abrutis, les salauds. Ceux qui n'ont pas de classe ou qui vous traitent mal. Après tout, c'est ce qui nous incombe. Vient, sans qu'on s'y attende, un être doux et bon. Comme il est infiniment attentionné, on le mérite encore moins. C'était compliqué. J'aurais dû raconter à Laurent. Je n'en ai pas eu le temps. Il me l'a volé.



Je m'en salue. Je ne plane pas. Les amies n'ont pu y échapper, entraînées par une intraitable pilote. Annabelle a insisté. Elle s'est montrée piètre thérapeute, puis sinistre

liseuse de tarot. Elle veut faire la preuve de ses nouveaux talents. Qu'elle sait s'élever plus haut que nous toutes avant de se poser, en douceur. Je ne fréquente pas le ciel. J'honore plutôt, avec délice, les ouvrages érotiques. J'évite d'en abuser pour ne pas m'en lasser. Mais j'envie le talent de leurs auteurs. Un jour, peut-être, je le ferai. Écrire sur la peau, les cicatrices, les mains bandées, l'attente sur une chaise. Il me reste à trouver l'homme pour qui je l'oserai.

J'arrive maintenant à me recueillir devant mon autel. À déposer mes offrandes, au quotidien. À apprécier l'importance du rituel. À dire merci, pour tant de choses. Pour la lettre surtout. Et sa dernière déclaration amoureuse.

L'appartement a changé d'allure. Délaissant les teintes toujours fréquentées, trop discrètes, je l'ai peinturé. En entier. La couleur vient de faire son entrée chez moi. Le vert tendre y a sa place. En souvenir d'un printemps avec Laurent, dont j'ai fait disparaître la photo de ma table de chevet. Croiser son regard, son sourire me rendait mélancolique. Inutilement. Je l'ai rangée. Je n'ai plus besoin de son visage. Ses derniers mots, enfin trouvés, guérissent mon passé. J'entends sa voix maintenant. Je croyais l'avoir rayée de ma vie, dans un accès de colère. En effaçant tous ses messages de mon téléphone. Elle me revient. Il y a sa lettre, que je traîne dans mon sac. Avec ce sentiment étrange que s'il m'arrivait quelque chose Laurent serait avec moi. Tout près. Pour la vie.



Un matin, j'appelle Marion.

— Tu viens chercher une cachette avec moi ?

Elle est disposée et enchantée. Nous en rêvons tous, de cette retraite. Même Antoine mène des recherches. Il m'arrive, chaque semaine, avec de nouvelles propositions. Nous pouvons difficilement nous passer des ruelles et des parcs de leur enfance, des boutiques et des cafés du quartier. Nous sommes profondément urbains. Mais il est doux de fréquenter les arbres, de s'endormir loin du mouvement et des turbulences. D'entendre le craquement des écorces, la danse des feuilles dans le vent léger. De respirer la nuit qui tombe. De compter les étoiles brillantes loin des lumières de la ville.

À deux, nous partons à l'aventure. Sans plan. Sans trajet précis. J'ai simplement choisi la direction inverse de la maison de Laurent. Elle était au sud, je me dirige vers le nord.

— Tu cherches quoi ? Une rivière, une montagne, un lac ?

— Une rivière et des roches. J'aimais me baigner le matin. Je veux de la lumière. Beaucoup. Dans chaque pièce.

Je remémore à ma douce étudiante cette excursion où son père, elle et moi marchions en montagne. Toute petite, elle appréciait nos expéditions. François lui avait demandé ce qu'elle préférait : la mer ou la montagne ? Elle avait crié, pleine de vérité : la piscine !

Nous sourions de ce qu'elle était. Drôle, joyeuse et capricieuse. Elle affichait un caractère que je n'ai pas. Elle

était frondeuse, audacieuse, si loin de la fillette trop timide et souvent inquiète que j'ai été. Tandis qu'à six ans je me réfugiais encore sous le lit, dans les placards lorsque des étrangers se présentaient à la maison, Marion s'élançait vers eux pour les accueillir, mondaine et pleine d'aisance. En chemin, elle me confie qu'elle rêve d'une grande famille. Quatre enfants, sinon cinq. Une tablée généreuse, des fêtes bruyantes et des samedis matins comme ceux que nous avons connus. Tous ensemble au lit, à déjeuner, parler et lire. Ignorant les miettes de croissants sur les draps. Le sommeil trop court.

Nous croisons nos premières montagnes, et je bifurque vers le village. Je trouve une agence et prends le catalogue. Le choix ne manque pas. Nous passons la journée à faire la tournée de demeures en quête de nouveaux propriétaires, abandonnées à l'occasion. Rien ne nous plaît. Les maisons s'ouvrent sur tant de déception. Celles en bordure de rivière se font rares. Deux seulement, et dans un piètre état. Nous ne sommes pas abattues. La région est vaste, et le marché, favorable aux acheteurs. J'y mettrai du temps, celui qu'il faut pour trouver un abri. J'aurai ma tanière, la saison prochaine ou plus tard. Il n'y a pas d'urgence. C'est bon de rêver.

En la déposant chez elle, je lui promets que nous allons trouver un refuge. Le plus beau des endroits pour accueillir la tribu qu'elle aura un jour. Elle m'embrasse.



La moiteur du gymnase, les bavures sur les murs, les suées surabondantes des boxeurs me rebutent. J'ai décidé de ne pas reprendre mon entraînement pour l'été. Il y a mieux à respirer. Grâce à cette trêve, je n'ai plus à cacher mes mains. Pour l'instant, je goûte le repos de la guerrière.

J'y reviens souvent. Je revois l'attaque que j'ai si bien menée. Pas une seconde je n'ai regretté ma vengeance. Elle était justifiée, méritée. Et il n'a pas payé les intérêts. Si je les avais comptés, je l'aurais cogné à répétition. Je pense à la gloire de ce coup, solidement envoyé. À cet homme, figé. Et à ma fuite, en avant.

Je suis aussi reconnaissante. Envers Vince, qui m'a tout appris. Je passe le remercier, un jour de canicule. Il respire bruyamment. Il est pâle, je trouve. Sa chemise colle à son torse. Ce n'est pas sa meilleure journée.

— J'ai un cadeau pour toi !

Il m'a manqué. Je retiens l'envie de lui sauter au cou. Ce serait trop de tendresse pour ce faux dur. Il me repousserait. Comme il rejette mon cadeau tendu.

Il fait comme tant d'hommes de sa génération. Un signe de la main, par-derrière, pour me signifier qu'il n'en veut pas. Que c'est inutile. Je le regarde, insistante, en lui offrant le présent bien enveloppé. En grognant, il l'accepte.

— C'est important pour moi. Ma façon de te dire merci.

Gauchement, de ses vieilles mains, il l'ouvre. C'est un sablier. Qui égraine les secondes, le temps, les mauvais souvenirs. Il est fait du sable de cette plage où j'ai tant marché. Mon entraîneur m'enlace. Gauchement encore. En

mâchonnant, honteux d'être ému :

— Tu comprends maintenant. Le temps arrange toujours les choses.

Il me l'a répété tant de fois.



Pendant l'été, je poursuis ma prospection, toujours en quête de cette adresse bénite qui nous accueillera. Elle me mène vers des endroits inconnus. Il arrive que les visites me désespèrent. Sur papier, on croit avoir trouvé le rêve. La porte s'ouvre, et, dès les premiers instants, l'air ambiant, renfermé, un peu fétide même, ainsi que les mauvais souvenirs vous étreignent. Inutile de visiter les pièces. Elle n'est pas pour nous. On le sent. Une maison possède sa propre vie.

Plus triste encore, il y a ces demeures où l'on ne prend pas soin de masquer les désillusions. Des murs abîmés, défoncés par ce que l'on devine être des coups. Je ne peux m'empêcher d'y voir des jointures blessées. Une chaise et une poussette abandonnées sur un balcon. Il y a celles où l'on habite encore. En attendant mieux. En espérant quitter les murs qui ont abrité des amours envolées. Qui ont entendu, les derniers temps, quelques cris, des disputes et des pleurs. Puis une porte se refermer, pour toujours. Il ou elle ne reviendra plus. Pourtant, ils avaient été si heureux, il y a longtemps.

Je garde espoir tout en repassant certains tristes épisodes de ces fins de relations. Le vide en soi. La chute

qu'on ne peut ralentir. Les mots durs qui ne nous ressemblent pas. Un jour, j'ai même vu des photos navrantes. De ce qui avait été un couple. L'homme, comme saint Denis, n'avait plus de tête. Une femme, sans doute dans une bouffée de hargne, avait empoigné des ciseaux. De cadre en cadre, elle avait retiré chacune des photos. Avec une application malveillante, elle avait fait disparaître la tête de cet amoureux, qui, manifestement, ne l'était plus. Ensuite, elle avait remplacé un à un les cadres. Elle posait désormais, souriante, à côté d'un corps sans tête. J'ai suggéré à l'agent de cacher ces images.

Il faut avoir été blessée, très fort. N'avoir rien vu venir ou, au contraire, avoir attendu jusqu'à ce que tout nous asphyxie. Les séparations sont toujours douloureuses. Je n'ai jamais cru à ces ruptures que l'on dit amicales. C'est qu'il n'y avait pas d'amour avant. Qu'il avait suffoqué au passage. Du temps. Du quotidien. La fin, c'est une brûlure, un abandon qui vous laisse un goût acide dans la bouche. L'aigreur, après le chagrin.

J'ai entendu tant d'histoires à propos de ces désunions enflammées. À titre de témoin, j'en ai vécu quelques-unes. L'homme étêté sur la photo saisit, mais il y a eu pire. Personne n'est à l'abri de ces instants de rage. De ces vengeances dépouillées de tout jugement. Celles que l'on regrette, après coup. Ou que l'on raconte, victorieuse, si peu honteuse, la douleur passée.

Clara est de ces femmes trop vives qui apprécient les éclats. Les ruptures qui ont du panache. Apprenant que son amoureux la trompait, elle s'est, elle aussi, emparée

d'une paire de ciseaux. Une arme populaire, semble-t-il. Plutôt que de lui enlever la tête de souvenir en souvenir, elle a coupé une manche. De tout. Des chemises, des gilets, des vestons même. Pendant plusieurs heures, elle a taillé la garde-robe complète de l'infidèle. Sa tâche a été plus laborieuse qu'elle ne l'avait imaginé, surtout en raison des manches de vestons. Ensuite, elle a fourré ses robes, chaussures et tout le reste dans quatre énormes sacs avant de partir. Je suis allée chercher la nouvelle sans-abri. Dans la voiture, une fois le coffre bien rempli, je l'ai disputée.

— Tu ne préférerais pas lui parler ? Crier un peu ?

— Je n'ai plus rien à lui dire. C'est terminé. Je te jure, il vient de mourir pour moi.

Elle a ajouté, un peu inquiète :

— Tu crois qu'il peut me poursuivre ?

— Pour toute sa garde-robe ruinée ? Oui. Certainement.

Je ne suis pas une spécialiste de la vengeance. Avant Laurent, j'étais plutôt de celles qui refusent de s'attacher. Qui portent secrètement leurs blessures. Qui attendent des années avant de frapper au bon endroit. Clara est impulsive. Depuis cette soirée où nous avons brisé des œufs sur la voiture du raté que fréquentait Annabelle, elle y prend goût. Aux représailles. Elle condamne et trouve, en vitesse, le châtiment qui s'impose.

Après une autre déception, il n'y a pas eu de violence ni de dégât matériel. Simplement la photographie des sites d'échanges sur lesquels son merveilleux amant se faisait très actif. Sous un pseudonyme affligeant de mauvais goût,

« Big Man 3 » n'a rien vu venir. Grâce aux bons soins des missives explicites de mon amie, ses proches ont su ce qu'il faisait tard le soir sur son écran. Et tôt le matin aussi, dès qu'il arrivait au travail. Le pauvre venait de s'approprier un surnom, plein de sous-entendus. Pour les années à venir.

« Big Man 3 » n'a pas réagi. Clara ne profitera pas éternellement de la clémence des hommes coupables à son endroit. Elle se mesurera à l'un d'eux, aussi explosif qu'elle. Je redoute la déflagration. Je devrais la prévenir. Je crains la violence qu'on pourrait lui faire. La peine qui la fera basculer. J'ai connu les deux. Redoutables et impitoyables.

CHAPITRE 14

J'ai eu une autre contraction. En plein sexe, presque douloureuse. Sans la boxe pourtant. Les mains libres, pas même bandées. Comme une étreinte. Le désir qui s'invite, étonne puis déroute. En cette fin d'été, j'appelle Julien. L'homme de toutes les situations. Celui qui, je ne sais trop pour quelles raisons, sinon la pitié sans doute, se porte à mon secours. Je ne l'ai pas revu depuis l'épisode du raton laveur.

— C'est moi. Je te dérange ?

— Non, ça va.

Je ne veux pas en savoir plus, ni trop. Il ne me doit rien. Et les mots ne coulent pas. La conversation manque cruellement de souplesse. Je poursuis malgré tout, j'ai un service à lui demander. Une faveur importante. Gênante. Je résiste à la honte.

— Tu te rappelles ta proposition ? Sur les fantasmes. Ça tient toujours ?

Avant qu'il ne réponde, j'enchaîne.

— Je veux coucher avec un inconnu, dans un motel. Sordide, miteux.

— C'est ce que tu veux vraiment ?

— Oui. Deux hommes, même. Si c'est possible. Si tu trouves.

Au bout du fil, il y a un silence. J'ajoute :

— Tu pourras rester ? Pour me protéger. Tu crois que j'en suis capable ?

Il m'assure que oui. Il ne s'indigne pas. Ni même ne s'offusque. Nous sommes du même feu. Il s'y engage. Il trouvera. Les recherches prendront un peu de temps. Le moment venu, il veillera sur moi.



Depuis la dernière visite de Julien, le silence s'étire entre lui et moi. En lui téléphonant, je réponds à son invitation lancée il y a des mois. Nous partagions encore un lit, un plancher, une table. Les sous-bois, le ciel et les braises. Au début de l'année, il voulait m'amener plus loin. La nécessité d'explorer me revenait. Le besoin de réaliser certains fantasmes inspirés de mes lectures adolescentes. J'ai renoué avec ces écrits marquants. Déjà, Julien m'a appris que l'on peut repousser ses limites. Il suffit de le faire bien. De le préparer. En se caressant, la nuit. En s'abstenant aussi. Le plaisir gonfle alors, n'en devient que plus ardent.



J'y suis. Immobile et tremblante. Ce fantasme, je l'ai désiré, imaginé, commandé. C'est un motel. De passe surtout. De ceux qui proposent le tarif sieste, pour deux heures

seulement. Le tarif soirée, même durée, mais dans le noir. Avec le cillement des néons pour éclairer parfois un bout de peau. Le rendez-vous illégitime d'amants impatientes. D'amoureux qui n'osent pas abandonner la famille. Qui se retrouvent, à bout d'attente. Qui se quittent, le cœur triste, se disant que la situation est intenable. Et qui regagneront, dégoûtés du mensonge et d'eux-mêmes, la chaleur d'un foyer qu'ils veulent préserver. Qui embrasseront la tête des petits en évitant celle du conjoint. S'il devinait, s'il repérait un parfum inconnu ? Ou l'odeur si forte de la chambre du motel ?

Je n'ai pas ces tracas. Alors, nue, frissonnante, j'attends. L'un ou l'autre devrait arriver. Je retrouve les relents de désinfectant de ces pièces aseptisées, toujours un peu tristes. Javellisées. Il n'y a pas d'amour ici. Rien de tendre ou d'émouvant. J'aurais dû apporter des chandelles.

J'ai une pensée pour la propriétaire de mon petit hôtel du bord de mer. Elle serait dévastée de me voir ainsi. Dans cet espace désolant, avec un seul tableau pour meubler les murs qui furent un jour crème. Dans ce lieu qui ne sent pas la rose. J'attends des inconnus, face à une détestable illustration de la mer. Du bleu, du gris, du brun de mauvais goût. Un outrage à l'immensité et au pouvoir de l'océan.

Dans l'obscurité de l'attente, je songe à Vince. Il secouerait la tête, manifesterait son désaccord. Sa déception aussi. Ensuite, il jetterait son manteau sur moi et m'entraînerait hors de cette chambre. Il me répéterait que ça suffit. Que mes mains sont faites pour aimer. Heureusement, il y a Julien. Plus que parfait dans les

circonstances. Qui me dépasse de compréhension. Il ne doit vraiment pas m'aimer, pour ne pas être jaloux. C'est lui qui m'a conduite ici. Il a tout orchestré, planifié. Deux hommes, un même soir. Pour ne pas m'intimider, l'un viendra plus tôt, le temps que je m'y fasse. Que je me réchauffe. L'autre se joindra à nous, des minutes plus tard.

— Ça ne durera pas plus d'une heure et demie. Tu verras, tu en auras assez.

Julien s'y connaît. Il sait qu'une femme, même en manque, même après s'être attisée par trop de lectures érotiques, a ses limites. Il devine que je veux me tendre. M'offrir. Que les préliminaires n'en seront pas. Il sait que dès l'instant où l'on me frôle, je pars. Je rentre dans les bois. J'oublie qui je suis. Il me faut une trêve, après, pour retrouver le sol. Réapprendre à parler, marcher, regarder. Alors, pour cette tentative, avec deux hommes, le temps restera sage.



Dans le noir, j'entends la porte s'ouvrir. Mon cœur bat. Sur le drap, j'essuie mes paumes, moites, trahissant mes craintes. À distance, Julien veille sur moi. Je suis rassurée. Un peu. Je distingue le bruit de mains que l'on frotte l'une contre l'autre. Une fois réchauffées, elles viennent directement me toucher, sur ma croupe. Tendue, prête pour la suite. J'entends l'homme se relever. Se défaire de sa ceinture et, sans se presser, de ses vêtements. Il doit m'observer tout en se déshabillant. Je respire au rythme de

son souffle. J'éprouve un mélange d'appréhension et d'excitation. Infiniment grisant. Et terrifiant.

Tout bascule. Il me caresse si bien. Sa peau retrouve la mienne. Dans une autre vie, nous avons fréquenté les mêmes forêts. Ensemble, nous avons été tout près du ventre de la terre. Son odeur porte la mousse, le bois, le feu. Nous sommes de la même tribu, du même clan. Nos corps brillent sans doute dans le noir. Il me touche là où je le veux. J'ondoie sous ses étreintes. Je suis à lui. Déjà. Trop vite, trop tôt. Il ne semble pas s'en soucier. Je l'ai attendu. Il est là. Deux autres mains viennent le rejoindre.

J'halète, crie. Je goûte, suce, bois tout ce qu'il y a à boire. Je lèche, des pièces de chair, des toisons, des membres tendus. Je me cabre et j'offre mes hanches. Je referme mes seins pour qu'un après l'autre ils s'y fraient un chemin. Je communie, trouve une autre religion. Avec quatre mains, deux bouches et deux sexes, je touche le plaisir et l'enfer sans me brûler. J'y reviendrais demain, si je le pouvais.



Julien entre. Je suis épuisée, conquise, soulagée. Et muette. En silence, j'enfile mon slip et mon soutien-gorge. De dentelle. Noire. Et une robe satinée, noire aussi. Comme un certain soir. Où j'aurais tout brûlé.

Cette fois, je suis sans honte. Sans envie de fuir.

— Ça va ?

Je fais signe de la tête que oui, tout va bien.

Un autre feu vient de s'éteindre. Je romps avec le repentir. Les remords inutiles. Je me délivre d'une nuit et de tant d'autres. Je m'acquitte de cette conscience aiguë de ne pas être parfaitement comme les autres. De mes désirs gris ou noir profond. De cette tentation de passer mes doigts dans la flamme, pour aller plus loin. Des frontières que Julien m'aide à franchir. Celle-ci comme les autres.

J'ouvre la bouche pour qu'il m'entende, plutôt que de me deviner, encore.

— Si tu n'avais pas été là, je n'aurais rien fait. J'ai joué, j'ai crié parce que je te savais avec moi.

Je suis secouée. De ce sexe, jamais touché. Du pouvoir d'être désirée par deux hommes. Au même instant. Qui ont voulu de moi. Me partager. J'en valais la peine. Qui ne se sont pas enfuis. Et je poursuis. Sans réserve.

— Tantôt, avec ces étrangers, j'ai compris que je t'aimais. C'est toi que je recevais. Julien, dès que tu seras libre, que tu voudras d'une seule personne, que tu t'en contenteras, fais-moi signe. Je te veux dans un lit. Ailleurs aussi. Où il n'y a pas que des murs. Que du sexe.

Je ne me souviens pas d'avoir fait une aussi longue déclaration. Sinon que devant une pierre froide. Agenouillée face au monument de Laurent, au cimetière. Je lui ai déballé toute une année de deuil et de tourments. Maintenant, c'est un message d'espérance que je lance. J'envisage un avenir. De tendresse et de désir sauvage. Les deux à la fois. Sans craindre que l'un puisse tuer l'autre.

Sans craindre. Simplement.

Le tarif soirée va bientôt expirer. Julien s'émeut. Sans mots. Il me serre très fort dans cette chambre de motel. Il n'est plus question de sexe. Il s'agit de sentiments. Si clairs malgré le glauque de l'endroit.

— Je t'ai regardée. Tu étais belle, Julia.

Je résiste à l'envie de lui demander s'il me trouve encore enragée. S'il m'aime.

Alors qu'il me regardait dans le lit, j'ai saisi l'étendue de mes sentiments pour lui. J'ai la certitude qu'il sera là pour moi en toute circonstance. Nous partageons l'indicible, l'impénétrable. Il m'a observée. Pas seulement pour veiller sur moi ; il a deviné que mon plaisir passe par sa présence. Qu'il y est étroitement lié.

Comment expliquer aux amies ? Raconter qu'il avait fallu une soirée dans une chambre, avec deux inconnus, pour que l'on se retrouve ? Pour que, trois jours plus tard, il réponde à ma déclaration. À sa façon. Me confirmant qu'il possède la délicatesse de l'écoute. Des gestes.

Julien a posé un vélo à ma porte. Pareil à ceux que je préfère. Bleu pâle, d'allure rétro, avec une selle de cuir brune et un panier. Joli et pratique pour faire les courses. Il a laissé une note, d'une écriture qui m'a plu. Celle des mots doux. Que je veux apprivoiser. « Oublions les murs. Laissons-nous mener. » Je n'ai jamais croisé un homme de sa nature. Farouche et sensible. Il me reste à le déchiffrer. À l'apprivoiser. Je me passerai de déjeuners sur l'herbe

victorieux. Je ne lui demanderai pas de me faire un enfant. Ni qu'il jure de me défendre des monstres, des volcans, de mes cauchemars. Il n'y a plus d'urgence. L'amour n'a pas à se presser. Il s'installera peut-être. Véritable.

Nous roulons, dans la ville, puis au bord de l'eau, toute une journée. Il y a quelques années, j'ai fait une mauvaise chute à vélo. Je me méfie désormais de cet ennemi à deux roues, sur lequel je me suis blessée, une fois de trop, aux côtes. Celles qui avaient éclaté dans une chambre triste. Je me rappelle ma colère lors de cet accident, pourtant mineur. Déchaînée, j'avais frappé de mes pieds, rageusement, les roues de la bicyclette. Je hurlais. J'en avais assez de cette douleur qui me remémorait cette soirée. Alors je criais en démolissant les rayons du vélo. J'étais seule. C'est seulement lorsqu'un cycliste s'était approché que j'avais repris mes sens. Depuis, je ne roulais plus. Je marchais. Je ménageais ma blessure. J'évitais les emportements.



Comme je fais la paix avec tout mon passé, je dois enfourcher de nouveau une bicyclette. Je le tente, avec l'assurance d'une aïeule. L'hésitation, les arrêts brusques et l'équilibre fragile. Peu à peu, je retrouve l'aisance, le plaisir de la vitesse, du vent dans les cheveux. Il est hors de question que je m'affuble d'un casque devant Julien. Encore moins lors d'une première randonnée. J'ai la jupe légère et la raison bien variable. En cas de chute, il viendra à mon secours.

Il y a longtemps que je ne me suis pas sentie aussi belle. Pour un seul homme. Je me rappelle ce soir de bal populaire avec Laurent. Ma robe à pois, mes cheveux relevés en un chignon qui ne demandait qu'à être décoiffé. Le souvenir ne freine pas mon élan. Je vole à présent sur mon vélo. Lorsque je m'arrête, à bout de souffle, Julien me regarde. Je ris. Il met la main derrière ma nuque et s'approche de moi, pour m'embrasser.

Septembre est beau. Son bleu aussi. Ce jour-là est chaste. Nous avons sauté tant d'étapes. Accélééré le cours des choses, omis l'essentiel. Ces premiers rendez-vous qui nous chavirent. Les frôlements de mains qui laissent un frisson sur la peau. La tête sur l'épaule, sans trop appuyer. On voudrait le geste aérien, imperceptible presque.

Nous commençons nos fréquentations. Les vraies. Fondées sur une attirance mutuelle – que nous avons amplement éprouvée – et, surtout, sur ce besoin de connaître l'autre. De lui faire une place, plus que dans un lit ou sur une table.

Il y a cet après-midi à la campagne. Je lui dis que je cherche une maison. Celle que je n'ai jamais eue. Qui remplacera celle que j'ai habitée pendant sept mois. C'est en roulant que je lui parle de Laurent. De sa pendaison et de mes soixante-sept jours sans mots. De mon désespoir. De mes noyades. Des soirées passées à effleurer les empreintes du bois, sur la table. En avançant dans le récit, je réalise que je m'en sors. Avec quelques cicatrices, quelques chutes, mais je tiens ma promesse. L'année sera belle.

Julien me raconte ce qu'il est : un cuisinier sans relations durables. À ses dires, les horaires d'un propriétaire de bistro ne conviennent pas à ceux des amoureux. Il a ouvert, avec un copain, un petit restaurant de quartier. Rapidement, le mot s'est passé. Il a suffi de deux critiques élogieuses dans les journaux pour que l'endroit devienne populaire. Bondé, tous les soirs. Il s'est trouvé prisonnier de son succès. Il travaille du lever jusqu'à la nuit. Les premiers mois, il était toujours absent. Il n'avait qu'une seule vie. Ça se passait « Chez Justine ».

— Qui est Justine ?

Une photo vient d'apparaître dans mon esprit. Celle de trois cercles rouges sur une page de journal.

Il me répond que sa mère s'appelait Justine. Et qu'elle aimait cuisiner. À sa façon, il lui rend hommage.

Il ajoute que maintenant il ne se rend que trois jours par semaine à son restaurant. Son associé et ami prend la relève, trois autres soirs. Et dimanche, c'est jour de congé pour tous.

Je roule, aérienne. Tous ces déplacements, ces voyages où j'ai pris la route avec tant de tristesse, un mal inqualifiable en plein cœur, sont derrière moi. Maintenant, je cherche un refuge pour ceux que j'aime, et, qui sait, peut-être Julien.

Ce soir-là, quand je le dépose chez lui, nous échangeons un baiser, plein de retenue. Délicieusement pudique. J'ai seize ans.

◆

Nous repartons à vélo, à sa demande. Le long d'un canal. Je m'arrête pour regarder des jeunes qui s'amuse à lancer des cailloux dans l'eau. De toute ma vie, je n'ai jamais été capable d'un seul ricochet. J'ai essayé pendant des heures. J'ai tenté d'imiter mon frère et mes sœurs, qui comptaient fièrement les leurs. Ce jour-là, en contemplant le spectacle des pierres et de l'eau, en écoutant leurs cris victorieux, témoin du plaisir qu'ils éprouvent à chaque rebond, je pense que la vie peut être simple. Et légère de nouveau.

C'est là que Julien m'attire vers lui. Il arrive que son regard, si profond, m'intimide. J'en perds le fil des mots.

— Julia, il faut que je te dise...

Il parle lentement, comme s'il avait saisi mon vertige. Ma difficulté à l'écouter avec attention.

— Il y a des mois que je suis seul. Après ton départ, j'ai tout arrêté. Je n'en avais plus envie. Maintenant, je t'attends. Quand tu seras prête.

Accrochée à mes guidons, je murmure, comme un secret, que je l'attends aussi. Mais qu'il ne faut surtout rien brusquer. Que nous sommes peut-être faits l'un pour l'autre. Que j'aime son odeur. L'année sera belle, jusqu'au bout. Je suis honnête. Croyante. Pleine de vérités. De silences aussi.

Je retiens la peur d'avoir mal. Que notre histoire connaisse une fin brutale, imprévue, avant même d'avoir pris naissance. Je tais cette crainte de m'attacher. Ce n'est

pas le moment de m'épancher. De livrer tous mes démons. Bientôt, je lui expliquerai l'anxiété du silence. Celle qui nous plonge dans un état déraisonnable, qui nous fait entrevoir le pire : l'homme que l'on aime, suspendu à une corde. Une énorme blessure au cou. Les traits crispés. Méconnaissable de douleur.

J'ai fait mes recherches sur la pendaison. J'avais eu raison de les redouter. Je sais maintenant qu'elle est atrocement souffrante. Qu'on peut mettre jusqu'à vingt minutes avant de partir pour de bon. Qu'on est pris de convulsions, qu'on est secoué par des spasmes horribles. Que le mieux, c'est de s'élancer. Pour en finir au plus vite. Mais la corde de Laurent était trop courte. Il s'est débattu. Alors je porte en moi cette vision que je ne souhaite à personne. Elle ne nous élève pas. Ne nous rapproche en rien du ciel et de ses saints.

Je craque. En sanglots, je déballe :

— J'ai encore mal pour Laurent. Il a dû se sentir si seul dans les derniers instants. Parfois, Julien, je t'imagine aussi, grimaçant. Lorsque tu ne me donnes pas signe de vie. Quand tu t'éclipses. Je ne veux plus suffoquer.

Je suis inconsolable. Nous devrions nous embrasser, rire, frémir. Je pleure, secouée. Il me caresse les cheveux.

— Julia, je suis là. Tu n'as plus à t'inquiéter.

Je ne peux résister, je replonge. Comme à notre première rencontre, où, dans un bain, je me suis noyée. Où, de mes joues, j'ai connu le plaisir. Sous ses yeux. Les éclats des gamins, l'éclat des galets sur l'eau deviennent lointains. Je

m'accroche à Julien. Et je perds pied.

3, 4, 5... On me l'a trop souvent raconté. 8, 9, 10... J'ai aimé un homme qui m'a juré qu'il me protégerait. Qui me répétait que j'étais le plus grand cadeau que la vie lui ait fait. 21, 22, 23... L'année sera belle. J'ai touché le bois. Mais je tremble. J'ai vécu l'abandon. La trahison d'il y a treize ans. Le choc. Celui d'une journée d'automne qui bascule. D'un cœur qui explose. Et encore, quand j'ai une émotion trop vive, je pense à ma voix. Si je la perdais encore ? Soixante-sept jours de silence, c'est éprouvant. La suite a été si douloureuse. Tu devras m'apprendre à faire confiance. 40, 41, 42... Il faudra de la patience.

CHAPITRE 15

Nos jeudis sont toujours sacrés. Mon fidèle petit soldat arrivera les bras encombrés de courses, de nouvelles recettes en tête, mille histoires à raconter. Ce soir, notre programme est chargé. Nous partirons, infatigables, à la recherche virtuelle de notre maison sous les arbres. Je rêve de saules pleureurs, près d'une rivière qui ne meurt jamais.

Je n'ai aucune nouvelle d'elle depuis deux jours. Il est déjà tard. Je l'appelle. Ce qui arrive rarement. Je ne m'en remets pas. Je déteste le téléphone.

— Marion, je t'attends...

Ma voix chante un peu.

— Désolée. J'ai oublié d'annuler. Je ne viendrai pas ce soir, maman.

Ma fille m'appelle si rarement « maman ». Lorsqu'elle le fait, c'est qu'elle a besoin de moi. De sa mère.

— Ça va ?

— Oui, oui. Je suis fatiguée. Un virus peut-être.

Des mensonges, plutôt. Sa voix me tracasse. Je la salue, lui conseillant de prendre soin d'elle. Et je conduis jusqu'à son appartement. Malgré ses études en psychologie, elle n'a pas encore compris la puissance de l'instinct maternel.

Celui qui, en cas d'urgence, nous rapproche de l'animal. Plus fort que tout. Je roule et je frappe. Il n'y a pas de lumières. Dans l'appartement, les pièces sont sombres. Je sais pourtant qu'elle y est. Qu'elle s'y terre. Je cogne encore. Sans réponse.

Alors je l'appelle, de mon cellulaire.

— Tu as dix secondes pour m'ouvrir, sinon je défonce la porte.

Ma voix ne chante plus. Je suis aussi autoritaire que Vince dans un ring. Et la porte, je trouverai la fougue de la faire tomber. Je m'en sens capable.



En l'apercevant, j'aurais pu m'effondrer. Mais la boîte, mon autel, la mer m'ont transformée. Je reste debout. Bien droite. J'ai à l'inverse une poussée de survivante. La louve sommeille en moi. Elle peut tout ravager sur son passage.

Marion a le côté droit du visage tuméfié. Elle regarde par terre en tentant de cacher les marques avec ses cheveux. Elle n'y arrive pas. Sa lèvre supérieure fendue et gonflée fait mal à voir. Son arcade sourcilière aussi. Ma tendre et belle Marion. Qui a osé l'abîmer ?

Elle ne veut pas me dire. Taisant le nom de celui qui l'a frappée.

Comme moi, dans la même situation. Elle a dressé un mur entre elle et les autres. Elle réduit ses douleurs.

— Tu mets ton manteau et tu me suis. Maintenant.

C'est un ordre. Je ne me rappelle pas lui avoir jamais parlé sur ce ton.

J'oublie de lui demander si elle souffre. Si ses blessures datent du matin, de la veille ou du jour précédent. La chronologie peut attendre.

Nous nous retrouvons toutes les deux dans la voiture. Si elle n'avait pas été là, j'aurais compté. 7, 8, 9... Il ne sait pas ce qui l'attend. 14, 15, 16... Crois-moi, il ne faut rien laisser traîner... Ou retenu mon souffle jusqu'à m'étourdir. Mais il y avait l'urgence d'agir.

— On va à la police.

— Pourquoi ?

Parce qu'on t'a frappée. Que personne n'a le droit de lever la main sur toi, ni sur une autre. Qu'il a sans doute voulu encore plus de ta peau. On se fout que tu te sois trouvée chez lui, dans sa chambre, à l'hôtel ou dans la voiture. Ton corps et tes désirs t'appartiennent. Si tu en avais assez, que tu as voulu partir et qu'il t'a retenue, c'est ignoble. Et criminel. Tu n'es coupable de rien.

Marion, c'est maintenant qu'il faut agir. Pas dans treize ans. Ni après des milliers de nuits de mauvais sommeil. Je ne tiens plus le volant, je vais le broyer. De mes jointures crevassées, gercées, blanches.

Elle refuse de se rendre à la police. Impossible de raconter à des étrangers. Je ne peux pas lui en vouloir. Je comprends trop bien ce silence. Le besoin du repli.

— Alors on va chez lui.

— Tu es folle ?

— Non, très saine d'esprit. Tu n'as même pas idée.

Je dois l'alarmer. Lui faire peur. Elle m'obéit. Me guide jusque chez cet homme, jeune et beau, qui croyait s'en tirer. Je ramasse mon gant.

— Tu ne bouges pas. Tu attends ici.

Ma voix me surprend. Je suis à la guerre.



Après cinq pas et deux coups à la porte, je recule. Je veux qu'il s'effondre. Qu'il ne se retienne pas aux murs. Qu'il s'étale de tout son long. Ce n'était pas prévu, l'ennemi arrive par derrière.

— Bonsoir...

Il est là, sur le trottoir. Avec l'arrogance de sa jeunesse, sans savoir ce qui l'attend. Puis j'aperçois le visage de cette femme terrorisée qui m'attend dans la voiture. Sans distinguer ce qu'elle redoute le plus. Lui, le batteur de femmes, ou moi, cette mère qu'elle ne reconnaît pas. Sans attendre, de toute ma rage, de tout mon amour pour mes enfants, je le cogne. En plein ventre. Il pousse un cri et se replie. Il m'offre alors la joue droite, là où il a osé toucher ma fille, sa peau de porcelaine. J'envoie, en même temps qu'un hurlement, un coup. Violent. Il recule, perd pied. Il se retrouve, tête première, sur le sol. Il ne gémit même pas. Ce n'était pas prévu.

Je l'enjambe. Ensuite, j'ordonne à ma fille de prendre le

volant.

— Merde, maman ! Depuis quand tu boxes ?

— Assez longtemps pour me défendre.

— Tu crois qu'il est blessé ?

Elle s'agite pour lui. Il est trop tôt pour qu'elle goûte un semblant de bénédiction. Ça viendra.

Je ne dis pas le bruit étrange de son crâne frappant le béton. J'irai peut-être en enfer. Y brûler toute l'éternité. J'enlève mon gant. Douloureusement. Mes phalanges sont enflées. Déjà.

On ne me touche plus. Encore moins aux miens.

— On va à la police maintenant. Tu as un crime à dénoncer. J'en ai un à avouer.

Elle étouffe une plainte. J'essaie de détendre l'atmosphère en demandant :

— Tu viendras me porter des oranges en prison ?

Je l'ai tué, je n'y échapperai pas. Je pense au basilic à arroser, aux repas que je ne pourrai plus leur cuisiner, à Antoine et elle. Ils auront à chercher une maison, à la visiter. À trouver celle qui m'accueillera à mon retour. Ils pourront la décorer, l'habiter et y planter des arbres.



Elle conduit nerveusement. En mâchouillant une mèche de cheveux – une habitude d'enfance qu'elle avait pourtant délaissée. Elle prend le chemin de l'appartement. M'interdit

d'aller à la police. Mes nerfs se relâchent. Incontrôlables. Je tremble. De partout.

À un feu rouge, j'ouvre la portière. Je m'enfuis. Je marcherai. En cette soirée d'automne, je trace le portrait de ce qui m'attend. Je vois Milou, inconsolable en apprenant la nouvelle. Imagine Annabelle partant à la recherche d'une jurisprudence pouvant alléger ma sentence. De son côté, Clara dénichera le meilleur et le plus beau des avocats. Qu'elle séduira en cours de procès.

Je pense à Antoine : il est encore trop jeune. Quoi qu'il en pense, il a besoin de moi. Je deviens triste.

Je réalise que, bientôt, ce sera le deuxième anniversaire du décès de Laurent. Que je ne pourrai pas aller me recueillir devant sa tombe. D'en haut, il s'imaginera, à tort, que je l'ai oublié. Je ne pourrai pas y déposer les galets que j'ai cueillis sur la plage pour lui. Devant l'océan, à des milliers de kilomètres d'ici, il m'arrivait souvent de songer à ce grand amour. J'allais lui dire qu'il n'avait plus à s'inquiéter. Que j'allais mieux.



J'ai envie de pleurer. Est-ce que Julien viendra me visiter ? En vélo, c'est loin, la prison. Je ne veux pas le quitter. Notre histoire naît à peine. Appuyée contre un arbre, de mes doigts douloureux, je l'appelle. Il n'y est pas.

— Julien. J'ai frappé trop fort. Pour venger Marion. J'étais enragée. Je vais à la police. J'espère que tu viendras me voir. Ne m'abandonne pas.

J'inspire profondément. Regarde le ciel. Bleu, presque noir. Implore la mer, Laurent.

Le téléphone sonne. Ma prière a été entendue.

— Maman, je suis devant son appartement. Il s'est relevé. Des passants l'ont aidé. Alors sois sage. Rentre chez toi.

Un ordre de Marion. Les rôles sont inversés.

De tout mon corps, de ma main gonflée, brisée, je touche l'écorce. Le bois.

C'est assez. Vince a raison.

Ces mains sont faites pour aimer.

Sans craindre le pire. Sans rien redouter.

Je vais m'y mettre.

Suivez les Éditions Libre Expression sur le Web :
www.edlibreexpression.com

*« Trouver une religion.
Me mettre à la boxe.
Lui faire éclater le nez.*

Le premier jour de mars était vierge. Intouché. Il n'y avait ni réunion, ni projet. Une journée blanche, sans horizon. La page est maculée maintenant. Je n'ai pas emprunté mon écriture appliquée. Celle des cartes de souhaits ou des rares mots intimes. Celle que j'ai désapprise. Les traits sont résolus. Le mois sera chargé. J'ai deux ou trois braises à étouffer. Des feux à éteindre. Et je ne suis plus une enfant. »

◆

L'année sera belle. Julia en a fait la promesse.
Malgré sa peine.
Malgré la rage qu'elle porte.
Avec une écriture sensible et dépouillée,
Pascale Wilhelmy trace la quête d'une femme
qui veut faire la paix avec son passé.
À tout prix.
Par tous les moyens.



Pascale Wilhelmy est bien présente dans le paysage culturel québécois depuis de nombreuses années, à la télévision et à la radio. Elle se consacre à plusieurs projets, dont l'écriture d'un troisième roman.